

BERN - BRUG



4^e trimestre 1978

Numéro 217

Pevare trimestr 1978

Niverenn 217

RENSEIGNEMENTS

- Prix du numéro 8,00 F
- Abonnement ordinaire 30,00 F
- Pour l'étranger 40,00 F
- Abonnement d'honneur à volonté

Direction - Rédaction - Administration :

Chanoine F. MEVELLEC, 30, route de Bertheaume, PLOUGONVELIN
(par 29217 Le Conquet) - C.C.P. Nantes 329-30

Le **BLEUN BRUG** rentre dans ses 20 ans

Il s'agit de notre *Bléun Brug* renouvelé selon une formule bilingue, celle qui avait été retenue lors de l'Assemblée générale le 27 septembre 1959, à Quimperlé et mise à exécution en février 1960, dans le numéro 122 de la collection de l'après guerre.

Cette formule avait été adoptée pour une dernière charge d'honneur, une charge de Reischaffen pour le salut de l'œuvre menacée de n'avoir plus de moyen d'expression. Depuis, contrairement à toute attente, l'œuvre a capitulé sous des pressions non encore bien définies. Mais la citadelle, c'est-à-dire, la Revue n'a pas bronché. L'œuvre possède toujours l'essentiel : sa voix et son âme. Cela tient du miracle et c'en est un certainement que nous ayons pu faire l'année 1978 avec seulement 600 abonnés en règle pour le présent comme pour le passé. Cela suppose aussi qu'il y a eu des générosités plus nombreuses que jamais, au titre des abonnements d'honneur. Nous avons essayé de remercier personnellement ceux qui ont fait le geste à partir de dix mille francs anciens. S'il y a eu des oublis — et il y en a eu à cause de longs voyages au cours du dernier trimestre — qu'on veuille bien nous excuser. Nous sommes pratiquement seul au secrétariat en tout et pour tout. Si les dévouements continuent à se manifester en 1979, la Revue tiendra encore. Souhaitons le et à Dieu vat !

Le Bleun Brug.

SOMMAIRE

Autour de l'élection d'un Pape ..	1	Gwezenn Nedeleg Sant Bonifas .	20
Poser les questions, ce n'est point les résoudre ..	3	Ar bleiz e kraou an denved ..	22
Mort pour l'Eglise... Un martyr de chez nous ..	5	Diwar goust eur banne gwin ..	23
Kastelfidardo ..	9	War roudou ar meneh rouz ..	25
A travers les livres ..	11	Skridou brezoneg ..	26
Prix littéraires ..	15	Bourd ha farz ..	28
An Tad Corantin ..	16	Eun devez brezoneg e Lande- venneg ..	29
Bloavez mad ..	19	Evid ar vugale ..	30
		An treid-buoh strobinnellet ..	32

133985

Bonne et heureuse année aux lecteurs du *Bleun Brug* et à tous les Bretons où qu'ils soient de par le grand Monde. Que Dieu les ait en sa sainte garde. Qu'il les honore de ses meilleures bénédictions pour leur corps et leur âme.

Ces mêmes vœux seront présentés plus loin aux Bretonnants dans leur langue originelle.



Autour de l'élection d'un Pape



Nous avons à peine enterré un Pape que le suivant était déjà sur scène. Nous l'avons annoncé en deux lignes de souscription à notre dernier éditorial, deux lignes ainsi conçues : « *Le nouveau Pape est déjà sur son siège : Jean-Paul II, grand défenseur de la Foi et des Droits de l'Homme* ».

Qui donc disait par là que les Cardinaux étaient tous de vieilles gens fatiguées, lentes à se mouvoir ? Bon sang ! Pour la circonstance ils ont montré qu'ils pouvaient être plus jeunes et plus hardis que jamais. On était encore en train de supputer les chances des « papabiles » italiens qu'un Slave, qu'un Polonais voyait son nom sortir de l'urne devant tous les espoirs de ceux qui désiraient pour l'Eglise un chef à la mesure des temps nouveaux.

Il n'est que de lire la plaquette consacrée à Jean-Paul II par Joseph de Roeck et publiée le 10 novembre 1978, exactement 24 jours après son élévation à la charge de Pierre, pour se rendre compte que le nouvel élu réalise pleinement l'attente de la Chrétienté catholique et même du monde entier. Tant et si bien que chacun y a vu le doigt de Dieu et l'œuvre de son Esprit. Les six discours prononcés par lui devant des auditoires différents, entre le 17 et le 23 octobre, en portent témoignage. Le Cardinal-archevêque de Gracovie, Karol Wojtyla, était vraiment sans le savoir prêt pour le suprême pontificat, par ses dons naturels, sa culture générale et sa qualité de polyglotte (1) autant que par sa foi éprouvée à travers mille persécutions subies en milieu communiste. Qui lui apprendra son devoir à celui-là ? Ainsi l'ont jugé tout de suite les « mass media », elles-mêmes. Celles-ci, portées d'ordinaire à dicter d'avance aux chefs responsables leur conduite et leur politique, se sont, pour une fois,

(1) Il parle 7 langues.

montrées discrètes et presque silencieuses, sauf pour une remarquable et sympathique présentation de « L'Événement », la seule chose qui en toute justice était de leur ressort direct. D'ailleurs, l'Élu ne leur aurait pas laissé le loisir de sortir de leur rôle, tellement est rapide sa manière de penser comme de prendre les décisions qui lui reviennent en propre.

Ainsi donc, après deux deuils douloureusement ressentis, l'Eglise du Christ se trouve comblée dans sa tête visible. La charge de Pierre est dignement pourvue. Le même Esprit, qui poussa soudain celui-ci à quitter le siège d'Antioche déjà établi sur le côté de l'Asie mineure pour celui qu'il devait bâtir dans son sang au cœur même de l'Empire à Rome, est allé prendre à Gracovie, l'ancienne capitale religieuse et politique de la Pologne, l'homme prédestiné à ouvrir largement au Monde les fenêtres du Vatican déjà plus qu'entrouvertes par Paul VI de sainte mémoire. Tout est bien, mais reste le grand corps de l'Eglise, reste sa longue queue.

Ici, nous sommes tous concernés par notre titre et situation de membres de cette Eglise qui est autant celle des pécheurs que des justes. Est-ce que nous suivrons le Chef placé à notre tête dans la compréhension et la générosité d'une obéissance pleinement consentie ? Tout est là.

A chacun de répondre pour soi. Le Pape à lui seul ne fait pas l'Eglise, comme le tronc ne fait pas seul un arbre debout. Il y a les branches avec leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits. Que de branches mortes dans les plus belles forêts, qui n'attendent qu'une bourrasque pour tomber à terre ? A nous de choisir et d'être autant que possible parmi les branches et les pierres vivantes de notre Sainte Eglise.

Ce serait là notre meilleur cadeau de joyeux avènement au Père commun de nos âmes sur terre, le Pape Jean-Paul II.

F. MEVELLEC.



Poser les questions, ce n'est point les résoudre...



Mais cela peut y aider.

Les « mass media » de France et d'ailleurs n'ont guère donc eu le temps d'épiloguer autour des deux derniers conclaves mais les revues, dites « sérieuses », n'ont pas pour si peu interrompu le cours de leurs publications et failli à la mission qu'elles se donnent volontiers de fournir aux esprits matière à réfléchir sur les grands problèmes du jour et même de donner, d'une manière indirecte, des conseils à ceux qui sont responsables de la marche des Etats, quand ce n'est pas de l'Eglise elle-même. Tant qu'elles se tiennent sur ce terrain, on peut leur passer cela. Après tout, un bon conseil reste toujours bon d'où qu'il vienne, s'il est fondé en raison.

Je viens de lire un article des « Etudes » des Pères Jésuites, écrit avant les dernières élections papales par un prêtre des Missions étrangères de Paris, connaisseur — et pour cause — des affaires religieuses de l'Extrême-Orient où il fut missionnaire. Je me permets de vous en donner la substance pour le profit qu'un chacun pourrait en tirer...

Il s'agit de l'évangélisation des peuples étrangers ou du moins extérieurs au monde européen occidental dont évidemment le monde latin actuel. Il s'agit d'appliquer à leur égard une méthode d'évangélisation nouvelle ou du moins d'une présentation revue et corrigée à la mesure des besoins de l'actualité présente. Beaucoup de ces peuples devenus politiquement indépendants veulent l'être aussi du point de vue culturel. C'est normal et le dire équivaut presque à enfoncer une porte ouverte. Mais cela ne va pas sans conséquence pour la mission universelle d'évangélisation, là où celle-ci apparaît de fait comme liée à une culture particulière. Alors la question se pose : **Le respect des cultures aboutirait-elle à l'impossibilité d'annoncer la Parole de Dieu ?**

Notre missionnaire répond : « Une telle solution ne serait compatible ni avec la foi en Jésus-Christ, ni avec la sincérité d'un authentique dialogue.

Alors que faire, si on ne veut rester là, les bras croisés ?

A ce moment, le même Père Juguet propose une solution moyenne : une conversion de nos mentalités particulières et de l'Eglise elle-même, une fidélité vraiment renouvelée à l'évangile de Jésus-Christ. Il n'y a que, il n'y a qu'à... Mais qui ne voit tout de suite que c'est là soulever une montagne et quelle montagne !

Il est vrai que notre divin Sauveur proposait cette formule à ses apôtres, les premiers évangélisateurs. Mais il n'oubliait pas de citer le prix : faire preuve tout d'abord d'une foi justement à transporter des montagnes, prier ensuite avec force et conviction, et naturellement payer de sa personne. Ici cela pouvait aller jusqu'à verser son sang. En tout cas, dès l'origine, les missionnaires n'y ont pas manqué, à commencer par Pierre

et Paul, les deux colonnes maîtresses de l'Eglise... C'a été la manière d'affronter la culture païenne gréco-latine pour eux qui n'étaient que des Juifs étrangers à Rome, malgré le titre de citoyen romain dont pouvait exciper Paul de Tarse. Encore celui-ci gardait-il par-devers lui la mentalité juive. Du moins nous pouvons l'imaginer.

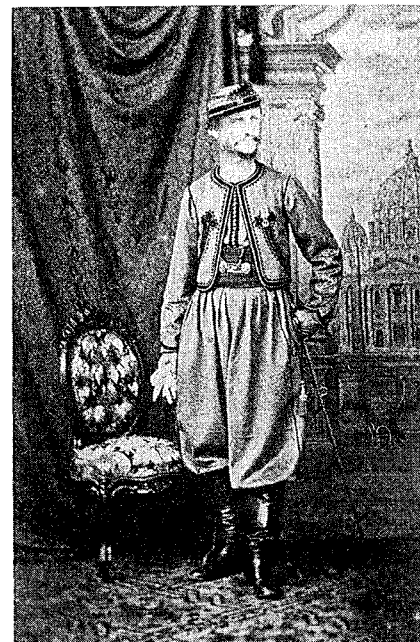
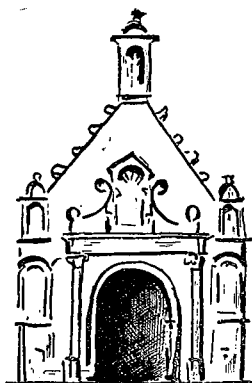
Les méthodes et les formules humaines les plus adaptées ne sont pas tout dans l'Evangélisation. Le grand convertisseur c'est l'Esprit de Dieu. Celui-là n'a jamais fait défaut à la prédication de Pierre et de Paul où qu'ils fussent. Il a suivi les missionnaires du Christ dans toutes leurs courses lointaines à travers le monde et il est toujours dans l'Eglise et avec l'Eglise pour sa grande œuvre de la conversion des peuples.

Le prêtre des Missions étrangères en cause ne l'ignore pas. Il se plaît même à souligner le souffle de l'Esprit et sa force de renouvellement à l'œuvre chez les Pères du Concile Vatican II et les suites heureuses de leurs décisions prises en accord avec le Pape pour présenter à toutes les nations le message du Christ. Grâce à Dieu, notre poseur de questions s'est borné à reposer un problème déjà vieux, laissant à qui de droit l'immense effort de lui donner réponse, c'est-à-dire à tous les fidèles responsables solidement avec leurs chefs légitimes de la marche d'une Eglise missionnaire par essence.

A ce point de vue, il n'est pas tombé dans le défaut de la plupart des conseillers ordinaires qui s'imaginent facilement et de bonne foi que soulever un problème, par écrit ou par salive, suffit pour le résoudre.

Je pense qu'on peut lui savoir gré de cette attitude assez rare de nos jours. Et je pense aussi que le Saint Père actuel le grand défenseur de la foi et tout autant le grand propagateur de cette foi, ne manquera pas de trouver à son goût les réflexions d'un de ses fils qui, somme toute, n'a fait que verser de l'eau à son moulin et à celui de l'Eglise.

F. K.



Mort pour l'Eglise...

Un martyr
de chez nous



La joie que j'ai éprouvée à l'annonce de l'élection de notre nouveau Pape, celle que je trouvais à lire son allocution hebdomadaire, dont le style simple et imagé allait droit au cœur et l'émotion ressentie à l'annonce de sa disparition brutale me font redire, avec Jehanne d'Arc :

« Le Christ et l'Eglise ? M'est avis que c'est tout un ! »

Ces sentiments-là, qui sont en nous, rejoignent les innombrables témoignages d'affection dont l'histoire de l'Eglise fourmille, du peuple chrétien pour le successeur de Pierre. Au nombre de ces témoignages, des martyrs, par « vagues ». En 1053, les Normands ayant attaqué le Pape Léon IX en ses états, ses défenseurs furent massacrés. Des révélations apprirent au Pape et à diverses personnes qu'il était inutile de prier pour ces morts, « désormais réunis aux martyrs dans le Ciel ».

Huit siècles après, le Vicaire du Christ était à nouveau l'objet de la haine des modernes barbares ; en s'attaquant au pouvoir temporel du Pape, les faiseurs de guerre qui se servirent en ce temps-là de Victor-Emmanuel, de Cavour et de Garibaldi, espéraient bien ruiner l'autorité spirituelle de Rome, prélude à la destruction de l'Eglise, puis au retour de la barbarie. Un programme qui n'a rien de très neuf.

C'est à l'appel de Pie IX que le Général de La Moricière forma le contingent des Volontaires qui prit le nom de Bataillon Franco-Belge. Des garçons, pour la plupart habitués au calme de la vie à la campagne, se soumièrent à l'existence très dure de soldats « improvisés », condamnés à de longues marches sous le soleil d'Italie et à des exercices exténuants. Plus pénible encore pour ces jeunes gens tenus chez eux en grande estime, était le fait de se voir traités de fous et calomniés par une opinion publique soigneusement travaillée. Marcher à contre-courant, décrié par ses compatriotes, n'est supportable que si l'on a dans le cœur un appel impérieux. C'était le cas de ces hommes, qui auraient pu rester tranquillement chez eux, sans que personne n'eût pensé à leur faire le moindre reproche. Qu'est-ce qui les arracha à leur quiétude pour aller au-devant des canons, en terre étrangère ?

« Quel que soit le sort que Dieu me réserve écrivait un de ces volontaires, priez et soyez joyeux ; j'obéis à une inspiration d'en-haut. »

« Comme un seul homme » ils se sont levés, à cette « inspiration » : défendre le Saint Père ! On peut, je crois, parler d'affection. Il est difficile, autrement, d'expliquer cet empressément à quitter les charmes de l'existence, qui étaient grands pour ces jeunes gens, nobles et paysans à l'avenir assuré. Bien d'autres « aventures », et plus spectaculaires ou brillantes, s'offraient à eux. « Ce n'est pas à une décoration de Pie IX que tend mon ambition », écrit l'un d'eux, « c'est la palme du martyr qui me rendrait bien glorieux ». Ceci, en plein milieu du siècle bourgeois ou l'industrialisation fait rêver de fortunes rapides, où la politique politicienne instaure le cercle vicieux de la division et de la haine partisans. « Le martyr »...

Ce genre d'ambition ne court pas les rues. Pas plus dans l'empire de Napoléon III que dans celui de Néron, sans doute. Les sentiments qui animaient le jeune commerçant de Nantes, le paysan de Plouvorn, le fils d'un comte ou d'un marquis s'offrant pour défendre le Pape, n'étaient-ils pas les sentiments qui animaient Blandine ou Potin, à Lyon ? C'est le même amour de l'Eglise, Epouse de Jésus-Christ, qui habitait leur cœur ou le saisit brusquement.

**

Pour mieux connaître les martyrs de cet Amour-là, proches de nous par le temps, par la terre ou par le sang, je présenterai l'un d'entre eux, du pays du Léon.

Paul de Parcevaux est né en 1831, à Tronjoly, en Cléder. Son père est officier de marine, fils de la châtelaine dont les « citoyens de Cléder » réclamèrent la liberté, « ne l'ayant jamais vue occupée que de répandre dans le sein des pauvres et des nécessiteux ses secours continus de charité et d'humanité » (1). Sa mère, Marie-Louise de Goesbriant est cousine de l'évêque de Burlington (2). Ses nombreux frères et sœurs ont gardé de Paul le souvenir d'une irrépressible bonne humeur, d'un humour très poussé, d'une énergie peu commune. Après ses classes au Collège du Kreisker, à Saint-Pol-de-Léon, il passa quelques années chez les Jésuites de Brugelette avant de terminer ses études à Saint-Sauveur de Redon. Ensuite, il retrouve à Paris quelques Bretons avec lesquels il étudie le Droit. C'est l'esprit plein de projets qu'il rentre dans son pays de Cléder, qu'il retrouve la mer, les dunes, la douceur de la maison ancestrale où sa mère, devenue veuve, l'accueille avec la joie qu'on devine.

Au moment où il s'apprêtait à s'installer à Tronjoly, entouré de tous les siens, il apprend l'appel du Pape à la France. Sans hésitation, il décide d'y répondre. Conscient du déchirement que son départ causerait à sa mère, il ne lui en fait part que la veille, lui demandant consentement et bénédiction. Elevée dans l'esprit de service et fidèle à sa foi, Madame de Parcevaux ne put qu'admirer, en pleurant, l'enthousiasme de ce fils qui répondait si généreusement aux souhaits qu'elle avait pu faire en l'éduquant selon les traditions de la famille.

En Italie, dès les premiers engagements, Paul de Parcevaux se distingua par sa gaité indémontable, qui rejaillit sur ses compagnons d'armes. Ceux-ci n'ont pas été sans remarquer la piété de ce boute-en-train : on l'a vu, avant la bataille se confesser à genoux dans un fossé. C'est en attaquant une ferme fortifiée par les « bersaglieri », qu'il reçoit une balle en pleine poitrine. « Je suis mort ! crie-t-il, je suis mort mais ça m'est égal ! ». Un de ses camarades, le Zouave Thiriet, lui présente un crucifix. Ce geste toucha tellement Paul qu'il insistera, sur son lit de mort, pour que l'on écrive à ce garçon pour le remercier. De la maison en flammes, les soldats emmènent le blessé, à demi-brûlé. Le lendemain, à l'hôpital d'Osimo, Parcevaux trouve la force d'écrire :

« Ma chère Maman, le 18, le Général de Pimodan, à la tête de quatre à cinq mille hommes, tentait de forcer la position des Piémontais, retranchés très fortement au nombre de trente mille à quarante mille, à un mille de Lorette. Nous n'avons pu vaincre ; mais la résistance du bataillon des volontaires a stupéfié les Piémontais. Depuis trois quarts d'heure l'armée était en retraite et les artilleurs avaient abandonné leurs canons, que nous n'avions pas encore quitté la position que nous avions prise au début de l'action. Blessé, j'admire la ténacité de mes cinquante compagnons, qui ne se sont rendus que sur l'ordre de Goesbriant, lorsque le feu était à la maison et que trois seulement étaient sans blessures. On m'a descendu par une fenêtre et j'ai été emmené par les Piémontais avec mes camarades. A l'appel de ma compagne, le soir, à Lorette, je ne pense pas que plus de cinq ou six aient répondu.

« Les Bretons ont noblement payé leur tribut ; de Couessin, de la Vieuville, de Rennes, sont prisonniers et je ne les crois pas blessés. Le Camus, de Guingamp, n'a rien. Lanascot a trois balles dans la même jambe, mais j'espère qu'il s'en tirera sans amputation. Mon voisin de gauche, sergent dans la compagnie, a quatre balles et pas une blessure grave. C'est un très-honnête garçon, nommé Jolys, des environs de Rennes : il m'a rendu bien des services, surtout les premiers jours, où je ne pouvais me lever seul. Quéré, de Plouvorn, a une balle dans la cuisse ; je ne crois pas qu'il y ait danger. De Chalus a deux balles dans les jambes ; mon ami Cavailhès, qui portait le fanion, deux coups de baïonnette dans la poitrine, et il en reviendra bien probablement. Quant à de Goesbriant, il m'a remplacé lorsque je suis tombé, et, trois minutes après, une balle le frappait au front ; mais, grâce à sa tête bretonne, il en sera quitte pour une magnifique balafre.

« Quant à moi, je n'en serai pas quitte aussi tôt : la balle m'a frappé à la poitrine et est sortie par le côté droit. Ma blessure est grave ; mais aujourd'hui, me trouvant beaucoup mieux, je crois pouvoir en réchapper. Du reste, en allant au combat, je demandais à Dieu de faire mon devoir et de bien mourir. Depuis ma blessure je ne crains pas plus la mort que le 18 je n'ai eu peur des balles. En Bretagne, j'aurais peu de chances de mourir dans d'aussi belles conditions pour gagner le ciel. Si je meurs ici, j'espère mourir gaiement. Si l'on entend des cris de douleur dans l'église qui nous sert d'hôpital, on y entend aussi bien des éclats de rire... On me retire l'encre et la plume. Adieu, et, j'espère même, au revoir !. Si la volonté de Dieu était de me rappeler à lui, ma dernière pensée serait pour vous ».

**

Il faut imaginer les conditions matérielles dans lesquelles les soins étaient prodigués. En 1860, dans l'Italie déchirée on ne pratiquait pas la médecine indolore... Au milieu de grandes souffrances, Paul de Parcevaux trouvait le cran de plaisanter. Autour de son lit s'assemblèrent bientôt d'autres blessés, des personnes de l'hôpital et même, des habitants d'Osimo, édifiés par le courage dont faisait preuve le jeune Breton. Un jour, un nouveau visiteur s'approcha : Louis, son frère ! Avec lui, c'était Tronjoly, sa famille, Cléder, son pays tout entier qu'il embrassait. Revoir tout cela ! Quelque chose semblait le dissuader de le souhaiter ; il disait : « Je ne veux plus vivre ; les conditions dans lesquelles je me trouve pour paraître devant Dieu sont si belles que je craindrais, après une guérison, de ne plus me trouver aussi bien disposé ».

Très détendu, il arrangea avec son frère les détails dont on répugne à parler ; son vœu était : « Mon âme à Dieu, mon corps à Notre-Dame de Lorette, mon cœur à ma mère ». Voyant un jour un de ses camarades pleurer devant lui, il le rembarra : « On ne pleure pas ici ! ». A un autre de ses voisins qui criaient de douleur, il dit avec une pointe d'ironie : « Tais-toi ! Est-ce qu'un Breton doit verser des larmes ? Un tel spectacle pourrait réjouir le cœur des Italiens qui nous entourent ! ». Avec une assurance qu'on peut qualifier de prémonitoire, il avait précisé à l'abbé qui l'assistait : « Je ne mourrai que dans dix jours ». Ce qui advint. L'abbé nota : « Sa résignation à la mort, sa joie de donner sa vie pour son Dieu

était si grande, qu'elle rayonnait sur tous ses traits. On aurait dit qu'il avait déjà un avant-goût du bonheur dont il allait jouir dans le ciel !... Je le contemple encore, souriant doucement et montrant le ciel à toutes les personnes qui l'approchaient ».

Conformément à son désir, le corps de Paul de Parcevaux repose à Notre-Dame de Lorette, contre l'autel de la chapelle souterraine. Le 27 octobre 1860, son frère Louis arrivait de Lorette au château de Tronjoly. Madame de Parcevaux l'attendait. La famille toute entière se tut lorsque la mère s'avança pour recevoir l'urne qui lui rappelait le sacrifice de son enfant.

Le 30 octobre, une impressionnante procession se forma dans la cour de Tronjoly : soixante-dix prêtres précédaient l'urne funéraire, portée par M. de Kermel, assisté à droite et à gauche, de Goesbriant, cousin du défunt et de Jolys, son ami. Derrière, venaient des compagnons d'armes, dont plusieurs parents, dans leurs tenues de zouaves pontificaux. On évalua à plus de cinq mille personnes la foule qui se répandit, silencieuse et recueillie, depuis le château jusqu'à l'église de Cléder, où par une autorisation de l'évêque, un monument devait être érigé, côté de Tronjoly (3). On voyait des paysans agenouillés au bord du chemin, des enfants, mains jointes, sur les talus. Le cœur qui, devant eux, passait, avait aimé l'Eglise, jusqu'à se donner pour Elle.

D. DE LAFFOREST.

(1) Archives du Finistère.

(2) Cf. **Bleun-Brug**, N° 214. Mgr de Goesbriant.

Cf. l'ouvrage d'A. de Ségur, « Les martyrs de Castelfidardo ».

(3) Le discours prononcé en breton lors de la cérémonie a été édité.



En guise de post-scriptum (le 30 octobre 1978).

Il est mort, le Pape qui parlait comme un curé de campagne. On l'a trouvé dans son lit, un sourire aux lèvres, un livre à la main. Ce qui me réjouit, c'est que ce livre n'était pas un rapport sur la faim dans le monde, ni un état des finances du Vatican, ni même le dernier-né du dernier théologien en vogue. Non. C'était « L'Imitation de Jésus-Christ ». Tout bonnement. Le Pape, notre Pape du siècle de l'atome et des esprits forts, lisait, à l'heure de sa mort, le livre que ma grand-mère lisait dans son lit chaque matin.

Je remercie le Seigneur de nous avoir donné, pendant trente-trois jours, un Pape comme celui-là. Un homme simple, qui cherchait à le suivre. Il était le Pape, et il éprouvait le besoin d'apprendre, dans ce livre aujourd'hui bien oublié (« c'était bon pour nos grands-mères ! ») à suivre Jésus, comme un jeune homme qui veut donner sa vie à Dieu, comme une mère de famille chrétienne, comme un vieux curé de campagne, après une journée laborieuse et un tour au jardin. Oui, je remercie le Seigneur de nous avoir donné ce pasteur, et de l'avoir appelé si vite à contempler le Visage qu'il languissait de voir.

KASTELFIDARDO

Kastelfidardo

ANDANTINO

Ken a ve - zo did, Breiz I -

zel, hor bro, Douanias bras eo da zile -

zel, mes e-vit di-fen an I -

lis eo Kaergwestla he iaouan -

kis.

KASTELFIDARDO

Eur werzenn goz savet war dro ar bloavezh 1860

Bretouned yaouank, ho kuitaad, — hirio,
Ho ti, ho pro, ho mamm, ho tad,
Bugale vad hor Breiz-Izel
Daoust ha c'hui 'iafe d'ar brezel ?

Mar deomp d'ar brezel, hag e zeomp, — avad,
Var galv Doue eo e kerzomp ;
Pe ni vo trec'h pe ni trec'het
Gant Doue ni 'vo kurunet.

Mar dit d'ar brezel hag e zit, — hed mar,
Var galv Doue eo e kerzit
Pe c'hui 'vo trec'h, pe c'hui trec'het
Gant Doue c'hui vo kurunet.

Lamorisier, den a galon, — ma zô,
Enor hor Breiz, hor guir vignon
Ker koulz kristen ha soudard mad
A gerz e'n ho raok d'ar stourmad.

Fisianz ha kourach, kenvrois, — eta,
Evit harpa guir an Ilis
Diskuezit e zeus c'hoas, e Breiz,
Tud a galoun ha tud a feiz.

Difenn ar guir a zo bepred, — ia zur,
Loden an dud eün a spered,
C'hui ho c'heus c'hoas guelloc'h loden
Ar guir hag ar feiz da zouten.

Stard a galoun, c'hui a vezo, — bepred,
Gant ar guir rouden, c'hui 'gerzo
Hag e ve deg ouz pep hini...
C'hui 'varvo, ma n'hellit trec'hi !

Mar red ho koad var an dachen, — eun deiz,
Ni 'rai evidoc'h eur beden ;
Ni laouennaio mamm ha tad
Ni zec'ho dour ho daoulagad.

Ha pa dremenint dirazomp, — goude,
Ni lavaro, ken etrezomp,
An tad hag ar vamm a dremen
Eo tud ar brezellour kristen.

A TRAVERS LES LIVRES



Parmi les ouvrages que nous avons à critiquer en ce numéro, il y a d'abord un grand livre du genre album splendidement présenté dans ses illustrations : *La Bretagne d'hier et de demain*, et un autre, de proportion modeste, mais bourré de substance : *La question bretonne dans son cadre européen*.

★★

1 - LA BRETAGNE D'HIER ET DE DEMAIN

par Yann BREKILIENN

Disons tout de suite que le titre se révèle un peu à base d'ambiguïté comme le corps du texte à base de disproportion. Il nous faut, en effet, parcourir 185 pages concernant le passé à partir de l'enchanteur Merlin avant d'atteindre le XIV^e et dernier chapitre qui parle du Val sans retour, lequel nous donne en quelques pages seulement un aperçu de l'*Avenir*.

Le livre n'est-il donc qu'un succédané de l'histoire du roi Arthur et de ses chevaliers de la Table Ronde ou une longue « saga celtique » à la sauce moderne ?

L'intitulé des chapitres le ferait croire. Et pour cause. Il n'est que de jeter un coup d'œil aux têtes de ces chapitres :

I. - Dans la forêt enchantée de Brocéliande. — II. - Sous les dolmens de la déesse-mère. — III. - Par Teutatès. — IV. - La douce chaîne du dieu Ognios. — V. - La harpe de Dagda. — VI. - Lug à la longue main, le dieu polytechnicien. — VII. - Le chaudron de Keridwenn. — VIII. - La submersion de la ville d'Is. — IX. - Non, Arthur n'est pas mort. — X. - L'initiation de Pérédur (Perceval). — XI. - Dans la ronde des Korrigans. — XII. - Au palais de la fée Viviane. — XIII. - Révolte des Bonnets rouges et de tracteurs. Et enfin, XIV^e - Le Val sans retour.

Je pense que vous êtes déjà impressionnés par cette belle liste de noms qui sentent de près la légende pour la plupart. Je l'ai été quelque peu en ce qui me concerne, mais pas tout seul, je crois, puisqu'un critique littéraire parlait dernièrement à propos de notre livre en question de l'Evangile breton selon Yann Brekilienn non sans une pointe de malice. Le mot est un peu fort peut-être, mais il est sûr que notre auteur usant de ses avantages d'historien de vulgarisation, comme il se reconnaît lui-même, a plutôt abusé de son pouvoir d'affirmation en vertu duquel il se dispense de produire ses références et ses sources. Je ne voudrais pas lui rappeler sa récente histoire de Bretagne où il a été facile de constater la même carence et aussi la même disproportion entre ce qu'il annonce et ce qu'il donne par la trop grande place qu'il accorde à des points de vue ou à des affaires de détail au détriment parfois des grandes politiques d'ensemble qui sont les moteurs de l'histoire entre les mains des personnages maîtres. Encore sommes-nous heureux ici de ne pas rencontrer les « dadas » ordinaires qui viennent si facilement sous la plume de Yann Brekilienn comme son hostilité spéciale à l'égard du ministre Colbert guère plus haïssable cependant que les légistes des princes de la famille de Valois et les rois Bourbons eux-mêmes à partir de Louis XIV. On ne peut guère lui reprocher sérieusement cette fois que son aversion à la culture latine jusqu'à verser dans la celtomanie pour avoir voulu nous restituer une Bretagne plus belle que nature.

Mais cela étant dit, sinon entendu, quel beau livre il vient de nous offrir une fois de plus dont la présentation magnifique le désignerait d'emblée comme cadeau pour les étrennes 1979, si ma revue avait pu arriver à temps.

Au moins sur le chapitre de la beauté Yann Brekilienn s'est-il superieusement-

ment tenu dans la ligne et le style de ses ouvrages d'art ou de folklore, tels que « *Prestige du Finistère* » sorti en 1969 et « *Vacances en Bretagne* » qui est de 1972 pour ne citer que ceux-là. Son dernier livre les dépasse encore et de très loin surtout par les gravures qui se chiffrent à 250 dont une cinquantaine en couleurs. La plupart ont été choisies dans des collections particulières ou les grands musées de Bretagne (Rennes et Quimper) sans exclusion de la Bibliothèque Nationale. Mais certaines des photos sont de Jos Doaré ou de Patrick Sicard le fils de l'auteur lui-même.

Mais soyons juste, si le texte trahit sérieusement le titre qui annonce le livre, il est loin pour si peu de ne pas nous faire goûter les fruits d'une vaste érudition dans le domaine de nos origines bretonnes. Là-dessus que de considérations nouvelles, que de points de vue originaux ! Tout cela conté dans un style clair, simple et un français de bon aloi nous enchante et nous instruit par la même occasion. Nous sommes si ignorants de notre passé qu'il faut être reconnaissant à ceux qui le font revivre à nos yeux d'une façon si lisible et passant la rampe avec tant d'aisance.

Gageons que la masse des lecteurs en apprendront d'avantage et plus vite à l'école de Yann Brekilien et de ses histoires un peu enjolivées qu'ils ne le feraient à celle des doctes professeurs spécialistes dont la manière d'écrire pour le peuple n'est pas toujours à la hauteur de leur savoir. Ce qui, entre nous soit dit, est bien dommage et bien nuisible à l'éducation historique de nos compatriotes et leur éveil à leur conscience de peuple.

Tel qu'il est la « Bretagne d'hier et de demain » doit être l'un des premiers livres d'art de la nouvelle librairie d'édition de Jean-P. Delarge, Paris, 10, rue Mayet 75006, et par là justifie sa cherté apparente qui est de 199 francs.

★★

2 - LA QUESTION BRETONNE DANS LE CADRE EUROPEEN

par Maurice DUHAMEL

Le second livre « *LA QUESTION BRETONNE DANS LE CADRE EUROPEEN* » de Maurice DUHAMEL forme contraste avec le premier par la taille, le sujet et la manière de le traiter : 150 pages moyennes seulement et pas même une illustration pour un texte rempli d'idées générales.

L'ouvrage est, en effet, l'œuvre d'un doctrinaire et d'un théoricien, mais ce théoricien n'est pas un idéologue. Il connaît trop son histoire sur le triple plan de la Bretagne, de la France et même de l'Europe, du moins pour l'époque où il produisait sa thèse, c'est-à-dire en 1928 après le premier Congrès autonomiste breton à Châteaulin. Le temps n'a pas démenti ses vues quasi prophétiques. Sans cela il n'aurait pas réédité son livre à 50 ans de distance avec le concours d'un autre fédéraliste plus jeune, Yann Fouéré qui a complété sa préface originelle de deux pages par une présentation nouvelle de six pages supplémentaires. Les deux s'épousent bien d'ailleurs, elles sont de la même veine comme fond et du même style comme forme.

Voilà encore de bons écrivains français.

A lire le corps du texte l'on s'aperçoit que ce n'est pas l'académicien PIERREFITE qui a la primeure de la découverte du « *mal français* » fruit d'un Etat foncièrement unitaire sous le couvert d'une timide régionalisation.

Mais n'attendez pas de moi que je vous analyse ce mal dont les effets atteignent tous les peuples minoritaires de la périphérie dans l'hexagone. Il me faudrait un nouveau livre pour réajuster les vues de l'académicien français et de notre observateur politique breton. Je dirai seulement que Duhamel publie en appendice de son travail un document qui n'est autre que la Déclaration de Châteaulin où les congressistes affirment qu'ils ne sont ni *séparatistes*, ni *rétrogrades*, ni *antifrançais*, ce qui est leur manière négative de proclamer que leur programme est fédératif. Ce qu'ils revendiquent c'est une autonomie interne administrative et politique tout en restant dans le cadre français, mais un cadre doté d'une vraie décentralisation, telle que la connurent nos pères par la vertu d'un traité d'Union, celui de 1532.

Sans épiloguer sur la suite amère donnée à cette alliance par une des parties contractantes, nous pouvons penser qu'il est juste et légitime pour le partenaire lésé de vouloir récupérer les droits et franchises qui avaient fait la grandeur et la prospérité du peuple breton après la guerre de Succession de Bretagne jusqu'au temps de Louis XIV. Mais les Bretons ne veulent pas d'un fédéralisme en l'air et non garanti par une autorité d'arbitrage placée au-dessus des Etats nationaux intéressés au premier chef. Les grands problèmes aujourd'hui ne peuvent plus se poser dans le cadre de frontières uniquement nationales. La France et la Bretagne avec elle, doit envisager un autre cadre : celui de l'Europe libre.

Cette idée est d'ailleurs sérieusement en marche. Elle fait désormais partie de notre actualité immédiate. A ce point de vue le livret réédité de Duhamel tombe à pic et dans le droit fil des événements majeurs du jour. Nous voyons en ce moment l'Europe à la recherche de son équilibre sur un terrain nouveau : celui des structures extra-nationales au plan de l'Economie, de la Douane, de la monnaie et de la Politique générale. C'est la préfigure du bloc des Etats libres déjà en gestation depuis la mise en ligne du Conseil Economique européen. Ce bloc se cristallise à petit pas. Sans doute prendra-t-il peu à peu non sans douleur, stature et forme définitive. Souhaitons qu'il ne soit pas trop arrêté dans sa croissance par les bénéficiaires eux-mêmes. En tout état de cause ce n'est que là, et là seulement, que la Bretagne pourra retrouver toutes ses chances perdues, non pas contre la France, mais avec elle.

Ce ne serait pas chose mauvaise pour nous de suivre, le livre de Duhamel en mains, les exposés de la presse, écrite ou radiodiffusée, les débats parlementaires avec toute leurs passions sur ce terrain de la future Confédération européenne. Nous aurions là un guide qui se révéla presque prophète en 1928, comme nous l'avons déjà dit.

Voilà tout ce que j'avais à écrire aujourd'hui (en attendant mieux, bien sûr) de ce modeste ouvrage, si petit par la taille, mais si remarquable par le texte, qui vient d'être réédité aux Editions « *Nature et Bretagne* », 38, rue Jeanne d'Arc, 29000 Quimper.

★★

3 - PLOUGASTEL-DAOULAS

Et nous revenons à l'histoire ou à la géographie humaine à travers une paroisse de Cornouaille qui est à elle seule toute une presqu'île face à celle de Crozon. Ici, en effet, les six trèves appelées « *kordennad* » et dépendant du même gros bourg, sont autant de communes moyennes par la densité de leur peuplement : au total 9 000 âmes.

C'est de ce bloc humain homogène malgré la diversité du relief des terres et la découpe de la façade maritime où abondent les fjords, ce genre de petits abers bretons, que l'auteur Lili Bodénès dont le nom appartient à l'une des douze grandes tribus locales va nous dire l'histoire détaillée depuis ses plus lointaines origines. Pour mieux situer celle-ci, il commence par une bonne tranche d'histoire générale dont les racines plongent dans un peu de légende dont la plus typique est celle du géant « *Killog* », ce Gargantua celte qui creuse le bassin de Brest et ouvre le goulet en lâchant, sauf votre respect, un peu... d'air. Et voilà comment fut formée la magnifique rade que toute l'Europe nous envie.

Voilà aussi pour le fabuleux. A côté, nous avons un aperçu sommaire de la période ancienne allant du XVIII^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'à la conquête des Gaules par César, entre les années 68 et 42 de l'ère ancienne. A partir de là nous sommes menés en 37 pages jusqu'à nos jours à travers un résumé où le chroniqueur nous montre comment Plougastel participa aux événements généraux dont la péninsule armoricaine fut le théâtre sous ses petits chefs de comté, ses rois, ses ducs indépendants, ses gouverneurs et ses préfets. C'est là un fier morceau qui suppose une bonne connaissance de l'histoire de la Bretagne...

A partir de la page 51 c'est la présentation de Plougastel dans ses monuments, en tête le Calvaire et pour finir le grand pont, pour son temps (1930) le plus vaste du monde en ciment armé. Si celui-ci est expédié prestement,

le beau Calvaire occupe 20 belles pages. Il n'en fallait pas moins pour décrire les croix, la grande et les deux petites, avec les 180 personnages de la plate-forme et de la frise toutes sculptées dans la pierre du pays : celle de Kersanton et de Logonna. Nulle part je n'ai vu mieux décrit ce prestigieux monument dont la valeur ressort encore un peu plus à côté d'une église de médiocre architecture.

Cette église et les huit chapelles disséminées de style et d'importance inégale prennent moins de 70 pages même avec toutes les légendes de saints dont elles sont entourées.

La présentation des villages et de l'habitat en général, celle du bourg et des six kordennad ou trèves en particulier ont plus d'ampleur : 90 pages. L'histoire secrète de Plougastel se passe là. Elle est toute aussi vraie que celle plus spectaculaire et plus visible de la fraise, de la pêche, du tissage et du costume qui ont signalé la commune à l'attention des terroirs voisins comme des étrangers de passage.

Et le livre se termine, mais sans abuser, sur une note du meilleur folklore où nous voyons le petit Plougastellad naître et grandir, s'ébattre et peiner dur, se marier et suivre les siens jusqu'à la mort dans un cadre de traditions qui ont passé d'une génération à l'autre et qu'on retrouverait difficilement ailleurs. Ce sont elles qui ont fait la force et la continuité des familles avec le charme de la vie locale dans un pays, baigné de mystique chrétienne et qui longtemps s'est suffi à lui-même. C'est pour cela que les gens s'y sont tellement attachés, comme ils se sont rendus si attachants. « Cela mériterait, dit Louis Bodénès, un musée de la tradition — Plougastel. En tout cas, si se levait une génération de Plougastels, amoureux de leur contrée, ce serait une chance pour ce pays et pour la Bretagne toute entière ».

On ne saurait désirer meilleure conclusion à ce travail de 318 pages écrites avec ferveur, science et ... esprit.

Le livre est édité aux presses de la Cité, rue de Siam, Brest.

★

4 - CONTES BRETONS MODERNES

Et nous terminons cette revue par les recueils de souvenirs d'enfance et de jeunesse que l'admirable conteuse qu'est Madame Léontine Drapier-Cadec a livrés au public grâce aux Editions de la Cité, rue de Siam, Brest : l'un « Comme il faisait beau temps », en 1972 et l'autre « Kervez, ce paradis » en 1977, du moins dans sa 2^e édition.

Je ne connais rien de plus simple, de plus naturel et de plus frais, surtout dans le premier tome, avec cela bien exprimé, parce que bien senti, bien observé. Toute chose est saisie (être et gens) avec des yeux plus que sympathiques et autant dire émerveillés. L'enfant et l'écolière voient les choses en beau, en plus beau que le réel. La jeune institutrice devenue la jeune maman fait de même. Elle ne nie pas d'ailleurs avoir enjolivé son univers. Que voulez-vous ? C'est ainsi qu'il apparaissait partout aux regards éblouis de la grande comme de la petite spectatrice qui vivait sa vie comme dans un rêve. Cela nous a valu une conteuse née. Aussi la suit-on volontiers quand elle écrit comme sous l'effet d'une baguette magique. Les choses se passent d'abord dans la belle campagne entre la scierie de son père, maître de scierie au Faou, vers Rumengol, l'école d'Irvillac et le presbytère de Quéménéven où le « parrain » est recteur (1). On est dans la forêt du Crannou aux belles légendes. Puis cela continue à Kervez, cette petite école de hameau en Lopérec au-dessus de l'Aulne, au milieu des paysans qui se font aimer de leur institutrice et qui l'aiment en retour, parce qu'elle étend son affection de ses écoliers à leurs familles et parce qu'elle parle breton. Oui nous avons là des sortes de contes de fée à la moderne, qu'on ne saurait trop apprécier.

★

(1) Plus tard ce sera Hanvec, tout proche de la forêt magique.

PRIX LITTÉRAIRES

Il y a eu d'abord le grand prix de Bretagne décerné pour l'ensemble de son œuvre au célèbre écrivain breton d'expression française, le romancier Louis Guilloux né à Saint-Brieuc il y a 80 ans et y demeurant encore.

Viennent ensuite les prix de l'association des écrivains de l'ouest : celui du roman à Henri de Grand Maison pour sa *Dernière chasse* ; et le prix régional à Roger Laouénan pour son *Dernier Breton*.

Nous n'avons reçu encore ni l'un ni l'autre de ces deux livres au secrétariat, mais nous avons cependant consacré un long article à un des premiers ouvrages d'Henri de Grand Maison dans le numéro 208 de cette revue (3^e trimestre 1976) quand il publia son curieux essai intitulé « *La Province trahie* » où ce journaliste de Nantes se révélait un fougueux polémiste antidécentralisateur et annonçait déjà un écrivain de race. Nous constatons avec plaisir que les fruits ont répondu à la promesse des fleurs et bien au-delà...

Lauréats bretonnants pour le prix « Pierre Trépos »

Breiz o veva — nous l'apprenons en dernière heure — vient également de décerner deux prix pour son concours d'écrivains bretonnants (1) :

Le premier à Youenn Miossec, de Plouescat dans le Léon et le second au Frère Corentin Riou, un autre Finistérien, mais de Cornouaille, professeur à l'école d'agriculture à Briacé, Le Landreau (L.-A.).

Nous parlerons au prochain numéro de leurs œuvres primées.

En attendant toutes nos félicitations aux heureux lauréats dans l'une et l'autre langue.

MONUMENTS ET CHEFS-D'ŒUVRE EN PÉRIL

L'association « Breiz Santel » que créa en 1952 Guy Verdeau, d'Arradon (Morbihan) pour la sauvegarde et la restauration de nos chapelles bretonnes en péril vient d'être mise à l'honneur. Un grand prix de 15 000 francs lourds a été décerné en effet, à M^{me} et M. Gerdavid, de Plérin près de Saint-Brieuc, ce sympathique ménage qui a continué l'action du fondateur mort à la peine en 1975 et ce, au titre du concours « chefs-d'œuvre en péril ». Il a été remis par M. Jean Lecat, ministre de la Culture.

Nous avons en leur temps fait mémoire dans cette revue des nombreuses réalisations de Guy Verdeau qui a surtout œuvré sur les édifices religieux du Morbihan, sa patrie. Michel Kerdauid a plutôt œuvré sur les chapelles de Cornouaille à partir de Banalec où est sa résidence d'été. Ici il s'est intéressé particulièrement à Sainte-Tréphine ou Trébalay comme à Saint-Maurice du Moustoir dans la paroisse voisine de Kernével. Il a travaillé à la restauration de Notre-Dame de Kervenn à Trégunc et au dégagement des ruines impressionnantes de Lockrist en Coray, ancienne chapelle des Templiers de style gothique et bâtie en tau. Il compte également à son actif du bon travail dans les Côtes-du-Nord. Citons pour l'exemple la chapelle de Notre-Dame de Pitié à Boquémo, Lanneguy à Lanrivain, Saint-Blaise et un autre sanctuaire à Plérin même où il habite. Un beau palmarès !

On ne peut quitter ce sujet sans faire mémoire d'un artisan de la plume tout dévoué au sort des chefs-d'œuvre en péril. Il s'agit de Dominique de Lafforêt, un Finistérien de Carantec, devenu célèbre sous le nom de Keranforest par ses articles si efficaces dans le *Télégramme* de Morlaix et qui va le devenir encore davantage par la mise en volume de tous ces articles réalisée grâce à M. Joseph Floc'h, libraire éditeur à Mayenne. Celui-ci en a fait un remarquable ouvrage du genre album, dont les 400 grandes pages sont illustrées de quelques 200 dessins à la plume par l'auteur lui-même. Nous en parlerons un peu plus au prochain numéro. Retenez seulement le titre aujourd'hui : *Pierres et paysages*, chez J. Floc'h, éditeur, 53100 Mayenne.

(1) Pour une nouvelle fantastique : Enez ar razed.

(2) Pour une nouvelle dramatique : Ar zeiz plijadur.

AN TAD CORANTIN



LE MOINE...

Nous avons déjà entamé au dernier numéro la présentation du Père Corentin en ce qui concerne sa vie avant son entrée définitive au monastère de La Pierre-qui-Vire.

Comme lui, le Père Jean-Baptiste Muard (1) avait commencé par être séculier, curé de paroisse, puis missionnaire diocésain, avant de fonder en 1850, avec quatre compagnons, un monastère. Ce qui dans cette rencontre du Père Muard, et dans la physionomie de La Pierre-qui-Vire, eut si vite fait de conquérir, et profondément, le cœur de ce jeune prêtre, et qui répondait si bien à ses aspirations, ce fut incontestablement la double orientation monastique et missionnaire, si nettement marquée chez ceux qu'on appelait les « Muardistes » : être à la fois « des religieux de vie humble, pauvre et mortifiée » et « des prédicateurs pour évangéliser les pauvres ». De ces deux grandes orientations toute la vie du futur Père Corentin portera la marque.

Entré à La Pierre-qui-Vire le 11 septembre 1874, il y prend l'habit le 7 octobre, fête de Notre-Dame du Rosaire. A deux cents lieues maintenant de son pays, il ne s'y sentira pourtant ni isolé, ni coupé de sa chère Bretagne pour laquelle dès ce moment il professe un culte qui ne se démentira pas. Peu avant lui est entré l'abbé Guérin, vicaire à Gourin ; un an après lui entrera l'abbé Yves-Marie Richou, de Bodilis, qui ne restera pas — il mourra en 1903, recteur du Bourg-Blanc. — Mais surtout les projets de Mgr Nouvel, que chaque été amène à son chère monastère, commencent à prendre forme. On en est à chercher un lieu d'implantation, et le soin en est justement confié à son cousin, M. Jean-Marie Picart, lui aussi sans doute déjà attiré par la vie monastique. Dès le printemps de 1876 le Père Corentin, à peine profès du 10 février, pourra accompagner son Père Abbé sur le lieu auquel on s'est arrêté, Ker-ar-C'here en Plounéventer. La ferme est achetée le 14 août suivant et les murs du monastère montent peu à peu, tandis qu'à La Pierre-qui-Vire le Père Corentin, entre quelques prédications de retraites, s'occupe de l'alumnat, « où sa fermeté doublée d'une grande bonté et d'une piété de bon aloi lui attire toutes les sympathies »... Bientôt, de Quimper, Mgr Nouvel réclame ses deux moines, qui, avec le Frère Maur Delalevée, ancien compagnon du Père Muard et architecte de Kerbénéat, doivent être les pierres fondamentales de l'édifice spirituel. Le Père Corentin arrive effectivement le 16 octobre 1878 ; il est le premier supérieur de la petite communauté et, à ce titre, c'est à lui qu'il revient, le 30 novembre au matin, de célébrer la première messe dans les nouveaux bâtiments, inaugurant en ces lieux, voici cent ans, la vie conventuelle.

Vinrent alors les années héroïques où, à trois, puis quatre avec le Père Picart, il fallut en assurer la vie à la fois religieuse et matérielle, poursuivre l'achèvement des constructions, et aménager la ferme. « *L'appartement le plus vaste du rez-de-chaussée servait de chapelle ; elle était pleine le dimanche et les jours de fêtes. On y prêchait, on y confessait. Les gens semblaient enchantés. Quoiqu'on ne fût que trois, on chantait tous les jours Tierce, les Vêpres et quelque fois la Messe, Dom Corentin avait une grande connaissance pratique de la langue et des usages du pays. Tout cela, et surtout la protection divine, contribuèrent à rendre populaires les moines de Kerbénéat* ». Tout ou à peu près devait reposer sur les épaules du Père Corentin, qui, outre sa charge, inaugurerait à travers le diocèse des prédications qui bien vite le mettraient

(1) Le fondateur de La Pierre-qui-Vire, dont le novice, avait lu la vie à sa première visite à ce monastère et en avait été singulièrement marqué.

au rang des missionnaires les plus en vue. Faisant preuve d'un bel optimisme, il avait dès le 21 avril 1879 — fête de Saint Anselme — par une bénédiction « de bon matin, à huis clos », ouvert le chantier de l'église. Frère Maur en serait le maître-d'œuvre, mais on ne serait pas étonné que l'abbé Jean-Marie Abgrall ait eu son mot à dire ; le Père Corentin et lui étaient liés d'amitié, et c'est à lui que plus tard on fera appel pour dresser un piédestal à la statue de saint Benoît érigée dans les jardins.

Cependant l'avenir était incertain. L'année 1880 voyait les premières expulsions de religieux ; ce fut le cas pour La Pierre-qui-Vire. Si Kerbénéat ne fut pas inquiété, on dut pourtant, par prudence, interrompre ou réduire les prédications à l'extérieur, et arrêter les travaux déjà bien avancés de l'église : « Maçonnerie, charpente et toiture étaient terminées »... On pourrait s'occuper davantage de la ferme ; faute de bras, et une bonne partie des terres étant en landes, le Père Corentin y fit faire des plantations. « En lieu et place d'un terrain que nous avons connu entièrement nu, l'œil est actuellement réjoui par le spectacle d'une végétation de toute beauté », écrira en 1901 le conseil municipal de Plounéventer. Et de son côté, en 1885 le Père Abbé Visiteur écrit : « *Il y a à Kerbénéat seulement quatre Pères, tous bons religieux et animés du meilleur esprit. Ils font beaucoup plus que ne semble permettre leur condition si précaire. En dépit des difficultés exceptionnelles que nous crée notre gouvernement, ils ont fait une œuvre qui excite l'étonnement universel ; le monastère peut recevoir actuellement vingt religieux et autant d'alumni. L'église est presque finie* ».

Hélas ! le recrutement s'avérait presque nul : un Frère seulement en 1886 !.. Le Père Abbé Visiteur s'en désolait : « Quel avenir pour cette maison si les temps étaient prospères » ! Sans doute jugea-t-il préférable de mettre à la tête de la Communauté un homme plus libre d'obligations extérieures que le Père Corentin, de formation monastique plus complète et de riche expérience, peut-être aussi de tempérament plus souple. Toujours est-il qu'en juillet 1887, peu après le décès de Mgr Nouvel, il nommait supérieur de Kerbénéat le Père Léandre Lemoine, son propre prieur à La Pierre-qui-Vire, qui allait y rester jusqu'en 1898. Pour le Père Corentin ce fut là une rude épreuve, et qui lui fut très sensible. Fondateur pour ainsi dire de Kerbénéat, il en avait pris en mains les destinées, et voilà qu'on lui demandait de s'effacer devant un nouveau venu, qui plus est, étranger à la Bretagne. On conçoit qu'il ait eut à souffrir de cette situation à chaque fois que, comme il était inévitable, la communauté prendrait une direction autre que celle que lui-même avait cru devoir lui imposer. Ce fut là sa croix !..

Du moins, désormais dégagé des responsabilités directes, trouva-t-il plus de liberté pour répondre aux appels qui lui venaient de plus en plus nombreux des paroisses du diocèse, à l'occasion des missions, jubilé, adorations, pèlerinages. Le Père Corentin possédait à la perfection son breton, tous les témoignages sont concordants, et le parlait avec aisance et un véritable talent d'orateur : « *Les populations des campagnes, nous dit-on, ne se lassaient pas d'entendre Sa parole ardente ; il savait fasciner son auditoire* » ; « cette langue bretonne qui coule comme de source de ses lèvres », est-il dit ailleurs. Sa haute taille aidant — il mesurait 1,85 m — et l'ample coule monastique ajoutant encore à la prestance, il atteignit ainsi plus qu'à la notoriété. « *He brezegeennou a blije d'an oll, hag eun dra nevez ez oa klevet eur manac'h, guisket e manac'h, o komz e brezonek* ». « An Tad Corantin » était universellement connu et aujourd'hui encore son souvenir n'est pas entièrement effacé de la mémoire des anciens. Il aimait à parler devant les grandes foules, que sa voix forte n'avait pas de peine à atteindre. Ainsi le 6 septembre 1897, dans une cathédrale de Saint-Pol bondée, aux fêtes des reliques du saint, en présence du Cardinal Labouré, archevêque de Rennes, de l'archevêque de Sens et des évêques de Quimper et de Moulins : « *Direded oc'h ama gant ar c'hroaziou caër-ze lèzed ganeoc'h gant ho tud coz ; direded oc'h dioc'h an douar bras, mes ive dioc'h an enezennou zo e creiz ar mor. Ah ! cristenien enez Eussa, Molenes, ag enez Vaz, mar domp oll bugale Sant Paol, c'hui gouscoude eo he vugale gossa, he vugale meurbed kared !.. En em lakeat oc'h en hent evid dont d'ar gear-ma, seder ho lagad, eur beden caloneg var ho muzellou. Caned oc'h eus ar c'hanaouennou-ze anavezet mad gant ar gristenien, ag a gane ar bold a Israël o vont etrezeg Jerusalem : Letatus sum in his quæ dicta sunt mihi — Hor c'halon zo lamed en hor c'hreiz e clêvet oamp peded da gemered perz e goul Sant Paol a Leon... Cetu c'hui roed ho coulen deoc'h : emaoch er gear santel-ma, ha p'e*

gueler a bell gant he zouriou ag e ilizou ken caer a lavarfed n'eo nemed eun iliz vraz, bras avañoulac'h evit digemered oll bugale Leon ».

Lorsqu'il vit s'assombrir l'horizon politique français et se confirmer les menaces d'expulsion, longtemps, nous dit-on, « sa nature droite et confiante se refusa à croire qu'on en vînt à de telles extrémités ». Force lui fut de se rendre à l'évidence... Le 10 avril 1903, Vendredi Saint, la communauté était mise en demeure de vider les lieux. Dès lors, les uns après les autres, les moines de Kerbénéat — ils étaient plus de trente — prirent le chemin de l'exil, pour dix-huit années. Seul le Père Corentin, « le vieux Père Corentin », dit un document, fut autorisé à rester sur place. Pas pour longtemps, car sa présence gênait les liquidateurs. Chassé à son tour, il se retira au presbytère de Lanneufret puis de La Roche. Lui qui, cinq ans plus tôt, avait désiré fonder au Pays de Galles un centre missionnaire, ne fut sûrement pas étranger à la direction prise par les Frères. Pourtant, sauf un voyage rapide en juillet 1903, il ne les rejoignit, à Glyn-Abbey, qu'à l'été de 1904 ; encore revint-il presque aussitôt pour prêcher les exercices du jubilé de l'Immaculée-Conception du 8 septembre au 8 décembre. En février 1905 il est encore en Bretagne, et il aura à peine retrouvé sa Communauté, au printemps, lorsque Dieu le rappellera à lui tragiquement. Voici comment il en fut fait part à la *Semaine Religieuse* (du 5 mai 1905) : « Le Père Corentin avait passé toute la Semaine Sainte au monastère de Glyn-Abbey, dans le plus grand recueillement, édifiant toute la communauté. Le Samedi Saint il fut envoyé dans la ville de Swansea, chez le R.P. Curé de Saint-David (la paroisse était confiée aux bénédictins anglais), qu'il devait aider à célébrer la fête de Pâques (23 avril). Tout se passa très bien la journée du dimanche, et le Père se coucha vers dix heures du soir, en parfaite santé. Le lendemain il devait dire la messe de 7 h. 30 et repartir pour Glyn-Abbey. Mais, l'heure venue, le vicaire de la paroisse ne le voyant pas descendre, monta dans sa chambre dont il ouvrit la porte. Aussitôt une très forte odeur de gaz s'échappa de l'appartement. Le vicaire, se doutant d'un malheur, se hâta de donner de l'air à la chambre et se précipita vers le Père qui était couché sur le côté gauche, les yeux et la bouche à moitié ouverts, mais ne donnant plus signe de vie. On appela à la hâte le médecin qui ne put que constater la mort. On suppose que le Père Corentin aura allumé le gaz la nuit et, après avoir éteint, aura laissé le robinet à moitié ouvert... Les obsèques eurent lieu le mercredi 26, à 9 h. 30. Le R.P. Abbé, Dom Bouchard, accompagné des RR.PP. Siméon et Maurice, conduisit le cher défunt à sa dernière demeure, au cimetière catholique, où il repose tout près du caveau des religieuses françaises ».

« Krog edo dija el labour, écrit Feiz-ha-Breiz de mai 1905, evit deski ar zaosneg ha yez bro Kimry diesoc'h c'hoaz. Fizianz en doa, daoust ma oa var an oad, da c'hellout deski aoualc'h evit prezeg eno ive hag ober vad d'an eneo. Doue ne c'houlenne digantan nemet bolontez vad, hag en euz tennet he zervicher dez ar park nevez a oa o vont da labourat ». Il venait d'achever ses soixante ans...

Frère MARC, Landévennec.

(à suivre)

EN DERNIERE HEURE :

PRIX LITTERAIRES

Nous apprenons encore que le prix littéraire en langue bretonne « Xavier de Langlois » a été attribué en 1978 à Pierre Diollier en poésie et Tugdual Huon en prose. L'association Kuzul ar Brezoneg a décerné un second prix en prose à Goulc'hen Kervella pour son roman « ar chase » et un prix de traduction à l'abbé Per Bourdelles pour sa version bretonne de « La Divine Comédie » du poète italien, Le Dante.

Ces prix seront remis en janvier 1979.

Bloavez mad

Bloavez mad
gand yehed ha levenez
ha warnoh oll Bennoz Doue...

Kaer ha plijuz eo meubed
beva e douster ar garantez bepred.
Hebdi an douar a vefe eun ivern dirollet.
Ganti, e hell beza eur baradoz boulhet.

Ar garantez !
Er bed-mañ, n'eus netra kaerroh,
n'eus netra talvoudusoh.
Bez 'eo eur berlezenn, ken dispar ha ken rouez,
ma ne hell nemed ho kalon rei dezi he diazez.
An aour melen a hell beza foranet,
ho karantez avad, ne hell ket,
rag kalon an den a zo eun delenn
hag a zasonn foll pa gar digempenn.

Setu
eur bloavez nijet kuit diouzom,
d'an daoulamm ruz, evid kalz ahanom.
Gwelet on-eus a-hed ar bloaz,
darvoudou a bed seurt liou, siouaz !
Glahar mesket gand levenez,
deizioù a joa, deizioù a dristidigez.
Koulskoude pa vez soñjet mad,
eo red anzav ervad :
e hell beza on treuz war an douar,
vel eur baradozig heb par,
ma skéd war or buhez ar garantez,
a zigas d'he heul ato laouenedigez.

Evidoh, er bloaz-mañ,
va menoz a vo ar ger-mañ
Karantez.
Ho puhez ganti a vo laouen ha disheñvel,
skañv, lirzin ha didroidell.
Deoh eta, a galon vad,
eur bloavez mad,
gand yehed ha levenez,
eurusted ha KARANTEZ.

Gwisseny,
Job Seité.

Gwezenn Nedeleg Sant Bonifas

Istor gwezenn dero Geismar e rann-vro ar Friz.

En eil hanter miz Kerzu 723 e kavom Bonifas (1), a zeu a-berz ar pab e Rom, dra dremen dre or bro evid mond, gand lizer-erbed ar pab, da léz Charlez Martel e Utrecht. E leh m'ema bremañ eo ema, hervez ar marvailh koz, gwezenn-dero kantvedeg an doue Donar : an disterra droug greet outi a vez kastizet gand doue ar gurun o kas deuz an oabl e 'foeltr flamm. D'al leh-se e fell dezañ mond. N'eo tamm dineh ebed gand ar marvailh a vez kontet diwar-bouez ar wezenn-ze, rag kreñv eo-eñ evel eur wezenn, eeun e gorf 'vel eur goaf, kaloneg ha divrall e 'feiz. E penn e geneiled e klask e hent o treuzi koadeier stank pe keunioù ha gouerioù skornet.

Gwisket eo gand eur roched hir, savet an traoñ anezi da gerzed êsoh a-dreuz ar bodennou, heuzou-chase d'e ziouharr, eur groaz-eskob arhant gantañ war e vruched. Disheñvel dioutañ eo e geneiled : mantilli, brageier ha bonedou e lèr-bleiz, eur wareg pe eur vouhal ganto war o diousoaz, eur goaf en o dorn. A-dreñv d'ar re-mañ e kerz renerien ar hirri-stlej, karget gand boued hag ar pezh a vez ezomm d'ober eur hamp. Stlejet eo ar hirri-ze gand daou varh, tammou skorn a-ispilh ouz o moue, hag a zav êzenn diouto.

En-em-astenn a ra ar hoad teñval war-du ar huz-heol beteg traonienn ar ster IJssel. E-mesk ar hoadeier-pin ez eus brugegou ruz ha kompezennou trêz, hag ar hoadou-dero a zo trohet gand geunioù ha gouerioù. Eno ar bleiz hag an arz a jase ar haro, al lynx a riskl etre skourrou ar gwez hag an hoh-gouez a glask eul leh da gousked war ribl ar stank.

Mond a ra ar veajourien ar gwella ma hellont dre hent koz ar Romaned, dilezet oll ha goloet gand geot ha bodou a bep seurt. Prestig e vo erru an noz.

« Ma zad, poent eo diskuiza », eme unan euz ar waregerien.

« Nann, va mab, n'eo ket c'hoaz. Araog ma vo an noz anezi e tleom kavoud gwezenn-dero Donar. Eno, pa vez kann-loar, e vez lidet gouel-Joel, ha kalz traoù 'fall a vez greet neuze. Ni, avad, a zo bet galvet da gas ar goulou di. Beh 'ta ! »

Hag ez eont pelloh, daoust dezo da veza skuiz-meurbed. A-greiz-oll en-em-gavont gand eur 'frankizenn vraz a-walh, eun nebeud tier-plouz war du an hanternoz anezi. Med den ebed ne welont. Eur hi bennag a zo o harzal ouz al loar-gann. War du ar hreisteiz, ouz lézenn ar hoad, e sav eun tammig moked a-uz d'ar gwez.

« Eno », eme Bonifas, « ema gwezenn-dero doue ar gurun, di e rankom mond da derri morzol Donar gand kroaz ar Hrist ».

Goustadig en-em-zil Bonifas hag e geneiled a-dreuz ar brouskoadou ouz lez ar hoad beteg a-dreñv an tan o tevi dindan an dervenn. Endro dezañ paotred, merhed ha bugale e hantergelh, troet o dremm war du an tan.

(1) Sant Bonifas, deuet euz Kerne-Tramor evid prezeg an aviel da bayaned an Holland ha d'a re ar broiou jermaneg.

Peisanted int, chaseourien-bleizi, pesketerien, gwennanerien, marvailherien, deuet euz peb korn ar vro pelloh c'hoaz, da gaoud madeleziou doue ar gurun en noz-Joel.

Ema Hunrad, ar beleg koz, gwisket e gwenn, en e zav etre an tan hag an dud. Peseurt sakrifis a houlennno evid Donar ? Eun ebeul ? Eur gazez ? Eur roñse ? Klevit ar pezh a lavar :

« En noz-mañ eo bet lazet Balder, doue ar goulou. Ha Donar, doue ar gurun hag ar brezel, a zo fuloret-braz gand Loge, ar muntrer, ha ganeom-ni ive, peogwir n'on-eus ket roet dezañ ar zakrifisou a houlenn hag e-neus ezomm. Re bell 'zo n'eo ket bet glebiet gand gwad gwriziou ar wezenn-zakr-se. Setu perag n'eus delienn ebed mui ouz he skourrou hag ema doare ar maro warni. Setu perag om bet skoet gand Pipin ar Gall (1). Setu perag eo bet fall an eost er bloaz-mañ hag o-deus diframmet ar bleizi hiniennou euz or merhed o tiwall ar zaout. Krenit 'ta rag buanêgêz an Hini fuloret. En-em-veñji a raio ! »

Skija a ra ar bobl en eur glevet ar homzou-ze. Neuze e krog ar maouzed da gana eur zon da stolia (2) an doue :

« Donar galloudeg, ha n'az-peus gras ebed ?
Na zavit ket ho morzol a-eneb deom !
Arboellit anezom !
Neuze e room-ni kezeg ha roñseed deoh,
O gwad a hlebio gwriziou ho kwezenn-zakr ! »

« Gwad-kazeg ? Gwad-roñse (3) ? e houlenn ar beleg, atizet-oll.

— Klevit pezh a lavaran, en ano Donar. Goap a ra-eñ ouz eur zeurt sakrifis, ho kwad-keseg, ho kwad-roñse ! Muioh a houlenn diganeoh. Gwad-den a 'fell dezañ kaoud, ha neket gwad-sklav, avad, na kennebeud gwad unan euz ho merhed. Gwad uheloh c'hoaz a 'fell dezañ, gwad unan euz ho mibien ». Hag e lak e zorn war benn eur paotr lank (4).

« Gerolf, mab Wolfram or pennrener, prest out da vond da « Walhalla », e leh m'ema an doueed o chom, evid kas eur hannadur da Zonar ?

— Ya, aotrou beleg, a respont ar paotr kaloneg, ma vez ma zad a-du ganeoh ha ma 'z eo c'hoant Donar. »

Wolfram a harp ouz e hoaf hag a dav, pleget e benn. Hilde, e wreg, a holo he 'fenn gand he bleo melen. Ema ar re all o hirvoudi hag o skrignal, stardet o daouarn ganto, evel ma vefe eur barr-amzer 'fall o o tostaad.

Med Hunrad ar beleg a stag da gomz adarre :

« Gerolf, tevel a ra da dad. Selaou 'ta ahanon-me. Ranka a ri beaji en deñvalijenn, lienet da zaoulagad.

— N'em-eus ket aon rag an deñvalijenn. »

Neuze e kas ar beleg ar paotr daved leh ar zakrifis, lienet e zaoulagad, e lak anezañ da zaoulina, hag e kemer ar morzol mên braz da lopa penn ar paotr, med...

Klevet a raer eur vaouez o harmi ha raktal e teu-hi etre ar beleg hag ar paotr. Med buannoh c'hoaz e tap eun dorn-gwaz krog e breh ar beleg, ken ma sko ar morzol war goad ar zakrifis, en eur zifreuzha breh ar vamm.

Ema ar paotr salvet e diouvreh e vamm, ha Bonifas a zo harpet e gein ouz ar wezenn. Ne oar ket an dud petra d'ober : kastiza an hini e-neus ofañset o doue, pe degemer mad an hini e-neus salvet ar bugel.

« Diskarit an den her-se, peogwir e-neus dismegañset gwirioù Donar ! a yud ar beleg.

— Nann, lezit an estren-ze da gomz : kaset e-neus direnkadur, med silvidigez ive, eme Wolfram, goude-ze e tivizim hag-eñ e vevo pe e varvo. »

Trouz an armou a brou ez int toud ali gantañ.

« Ofañset eo bet Donar ha gwad a houlenneñ ! » a adkrog ar beleg.

« Da genta e tell deom klevet e ziskleriadur. E varn a raim da heul ».

Bremañ e sav Bonifas uhel : « Paotred, kas a ran deoh ar helou euz an doue oilhalloudeg n'eus nemetañ, n'e-neus ket c'hoant da gaoud gwad, med a gar ahanoh oll evel eur vamm a gar he bugel. Gwad ebed ne vo skuillet amañ nemed gwad ar vamm o tond euz ar gouli bet resevet ganti pa zivenne he mad. Buez ebed ne vo kaset da netra nemed hini ar wezenn-dero-mañ, maget a-hed ar bloaveziou gand gwad al loened hag an dud. Donar, an doue du, a 'fell dezañ ho maro ; an Doue a zervijan-me a 'fell dezañ ho puez hag ho prosperite ».

Kasit ar bouhili amañ, a lavar d'e geneiled, ra gouezo ar wezenn-ze.

— N'henn grit ket, eme ar beleg, gand aon da veza skoet gand foeltr Donar ! ». Med darhaoui a ra dija keneiled Bonifas war gef ar wezenn a daouliou kaled, heb ma teu foeltr Donar euz an oabl. Ar wezenn a gouez war an douar en eur strakal.

War-lerh e lavar Bonifas d'an dud o-deus sellet ouz an arvest, souezet-maro : « **Setu aze ar wezenn-wad ha n'he-deus ket enebet. Ha gwelit ar wezenn-zapr yaouank-se, glaz eo bepred. N'eo ket saotret honnez gand gwad. Ar hoad beo-ze a vo arouez ar relijion a brezeg an deoh. Enaouit goueleir, stagit ar re-ze ouz skourrou ar zaprenn-ze ha selaouit** ».

Ha neuze e kont Bonifas istor ar Mabig Jezuz kousket er hraou, kan an éled hag azeulerez ar vesaerien hag rouaned.

Gerioù diaez

- (1) Pipin ar Gall : Pépin le Bref.
- (2) Stollia : conjurer, exorciser.
- (3) Roñse : étalon.
- (4) Lank : svelte.

J. KOSTER

Diwar ar Hollandeg
(Skol dre Lizer, 1975)

Ar bleiz e kraou an denved

Med den n'e ' neus gwelet c'hoaz nag e benn nag e lost.

Kuzad brao a ra o « jeu » pôtre taolennou nevez dom Mikael an Nobletz, an taolennou treuzwisket-se a gendalc'h d'ober o zro dre vro Léon hag e lec'h all en eur drompla an dud vad, an dud kredig. Ar reman a zonzj d'ezo kaoud eun tanva euz an taolennou a rae gwechall joa o zadou koz edoug ar misionou braz, padal n'int nemed eur farz-morlarje hag eur marmouzegez euzuz e kenver ar pezh a zispleje d'ar bobl en o amzer er XVII^e kantved dom Mikael ha dreist oll an Tad Julian Maner.

N'on ket aman evid laret hirroc'h diwar bouez an afar ; rag na me, na nikun euz ar velien a vez goulennet diganto embann ar pezh-choari deuz ar gador-sarmon, pe roi digor d'ezan en o zal-parrez, n'o deus gelllet morse lezel o daoulagad da bara war danvez dorn skrid an oberenn.

N'eo ket chalet tamm ebed ar garfanded da ziskouez ar maskl a zougont war o faz. Netra nemed an dre-ze a diefe roi da gomprenn d'an dud vad, d'an dud onest ema ar bleiz e kraou an denved. D'ezo da zlouall ha da zigas ar re all da deurel evez gand aon da veza touellet ha tapet dre zrubarderez.

Euz a beb seurd, e vez kavet etouez Bretoned an amzer-vrema... Siouaz !

Diwar goust eur banne gwin

E-kichen va zi ez eus eur gouent vraz e-kreiz euz pezh liorz, hag e-barz al liorz-se eur pikol gwezenn 'fiez, ouspenn tri hant vloaz dezi hag a holo tost d'eun hanter devez-arad !

Dond a ra tud euz a bep leh d'he gweled. C'hwil a zo bet ive marteze ?

En desped d'he oad, ar wezenn goz a zo yah pesk hag a ro bep ploaz milierou a 'frouez saouruz, ganto eur c'hwez baradoz a ra d'an dour sevel d'am genou.

Med, daoust da wezenn 'fiez Rozko beza divent, n'eo ket eur burzud eo evid-se. Deuet eo da veza ken braz, ablamour ma 'z eo klouar-kenañ an amzer dre zu-mañ, hag ive dre ma plij dezi eston douar druz ar gouent. E goudor he mogerioù uhel, zokén, e kendalho d'en em leda, pegwir eo a-walh da eur skourr steki ouz an douar evid dezañ ober gwriziou, ha dond da veza gwezenn d'e dro !

Kement-se, e galleg, a vez anvet « **marcotage** ».

Med petra 'maon o ranellad deoh ? An oll a oar an dra-ze ! Ar pezh avâd ne ouzont ket eo n'eus bet biskoaz kutuillet eur banerad 'fiez diwar gwezenn vraz Rozko, forz pegen koulz e vefe ar bloavez ! Ha setu amañ perag :

Ma vez frouez war ar wezenn, e vez ive, siwaz ! Kemend all a voutilhi, hag ar frouez a ya toud en o hov ! Ouz o gweled ken niveruz e-barz ar vro, e vije lavaret ne gavjent tamm boued ebed el leh all, ha kaer en-deus « Oremuz », kaz ar gouent, ober brezel dezo, an treh a zo ganto abaoe tri hant vloaz.

Evel-se eo divergont o lagad, m'hen asur deoh ! En hañv-mañ, e seblantent beza renet gand eur houblad gallouduz-kenañ, daou lonteg, atao da genta ouz taol anvet ganén : « **Pludu** » ha « **Sutell** ».

Ken lard e oant m'ah èn em houlennen aliez penaoz e reent o hont evid nijal ! Bezi dizoursi, an daou-ze a oa divorfil memestra, ar pezh a ranne e galon d'ar haz, pell 'zo o prederia diwar o houst, en eur zelled outo a gorn.

Gouzoud a rit, poent ar fiezh ne bad ket pell, hag eur wech echu ar mare diouto, an darn vuia euz ar mouilhi a gustum kuitaad Rozko, rag nebeud a 'frouez all a gavont er vro goudeze, setu ma ne jom ganeom da hoañvi nemed ar pezig a zo deread da eur vro a zoare, kaoud a voutilhi, e-touez he farrezioniz. Er bloaz-mañ, « **Pludu** » ha « **Sutell** » a oa euz ar re-mañ.

Kiriuz oan da weled petra 'rafe va hanfarted evid espern o zonen, bremañ pa oa klozet gouel ar fiezh, med dizale o-doa roet din freaz o menoz da entent. Selaouit mad !

Eur vintinvez, a-veah m'edo savet an heol, e oan dihunet gand eun abadenn Kan-ha-Diskan dudiu. War ar voger, o tispertia liorz an gouent diouz va hini, « **Pludu** » hag e « **Zutell** » a boantie leiz o horzaillenn, ken a dregerne ganto ar hontre.

« Kleo 'ta, emeve ? Petra 'vije a nevez gand va amezeln ? Gwall joaluz e kavan anezo ! »

En dervez war-lerh, adarre ar memes tra : Eur jabadao diroll en-dro d'an ti !

Mad, anad eo e oan euz fin ar zizun pegwir n'em-oa ket komprenet perag e oant ken seder, nemed p'o-doa lipet ar rezinenn ziweza euz va zammig gwinienn, eur winienn hag a lakae kemend-all a 'fouge ennon !

« Oh ! Malloz ruz !... En eul lamm edon el liorz. Ar re-ze a oa o vond da gleved o 'fegement ganén-me. Ya sur !

— E peleh ema an diaoulou o-deus draillet din va rezin ? Ha rezin du c'hoaz ! Ken aketuz all ma oan bet war o zro ! Soñjit ' ta oa ano ganeom d'o drebi disul hag a veah ma vije bet eur blokadig da bep hini !... Echu ! Echu toud ar blijadur... O ! e pe Leah emaint ma rin-me butun ganto. »

Evel-se 'oan o tiskarga va halon en eur glask anezo, pa gouezas soudon va hounnar en eun taol krenn :

Dirazon, en eur horn-plég d'ar vali, an diou voualh 'oa o ruill war an treaz ; trei a reent en eur youhal, lammed ha pilad hep ehan. gwasoh eged pa vijent bet strobinellet !

Mantruz e oa gweled an daou baour kêz labous o teurel o 'fenn euz an eil tu d'egile heb ober van ebed ouzin, ha me o tostaad outo.

Biskoaz kemend-all ! Petra 'hoarveze ganto ? Ah ! va bugale baour, eaz 'oa da gomprenn koulskoude. Evel Noe gwechall goz, 'oant deuet mezo-dall diwar ar rezin !

Ken truezuz 'oant en o mezventi, ma 'z een beteg ankounac'haad an droug o-doa greet din.

Bremañ, harp outo, ne greden mui fiñval, pa deuas em spered, ar zoñj euz eur gaoued, gorrennet ganin e solier an ti koz, el leah ma hellfen o loja, da hedall dezo divezvi. Ha me buan d'he herhad.

Paz buan a-walh evelato, siwaz ! Rag kenta 'm-oa gwelet en eur zistrei d'al liorz, eo « Oremuz » ar haz, o c'hoarzin ouzin en eur lipad e vourrou.

Chomet 'oan eno, eur pennad mad sebezet, ar gaoued ouz va dorn, hep gelloud distaga va daoulagad diouz eur bernig plu du, o krena gand an avel, e-kichenn eur hoz tammig sutell velen, beteg ma kouezas warno, e sioulder ar mintin, gliz va daelou...

Ha c'hwi, va zudou, gand a reoh, dalhit soñj atao euz Pludu ha Sutell eet da anaon diwar goust eur banne gwin.

Naïg ROZMOR



War roudou ar meneh ruz

E-peleh emaint ar meneh ruz
O-deus desket da dud Rosko
Labourad piz o douar druz
Hag atanti bleuniou enno ?
E-peleh emaint ar meneh ruz ?

Desket o-deus deom yez ar houndoun (1)
Yez ar bezin ha trêz an aochou
Yez ar mor klouar dindan an avel
Saouruz bepred 'vid an drevajou...
Desket o-deus deom yez ar houndoun.

Ha tud Rosko o-deus selaouet
Kenteliou fur ar meneh ruz
Krommet o hein, troñset o mañchou
Hag en o douar ' deus hadet bleuniou...
Ha tud Rosko o-deus selaouet.

Ar bleuniou kenta a oa bevañs :
Kaol-fleur, asperjez, articho
En amzer griz ma saillé warno
Ar Zaoz distrujer ken aliez...
Ar bleuniou kenta a oa bevañs.

N'o-deus grêt 'hed ar hantvejou
Nemed cheñch doare bleuniou
Sellit hirio en tiez-gwer
Ledet skedusa pallenou...
N'o-deus grêt nemed cheñch bleuniou.

Ha Roskoiz atao o senti
Ouz skwer-vad ar meneh ruz
A lezas ganto 'vid testeni
Diou wezenn yah ' touez ar vein koz...
Ha Roskoiz atao o senti.

Diou wezenn divent ha souezuz
Pevar hant vloaz bennag dezo
Unan zoug c'hoaz he beah a 'fiez
E benn he beah kamelia ruz...
Diou wezenn divent ha souezuz.

Tremenet int ar meneh ruz
Sioul 'vel ma tremen al labous
Eur wech ganto toullet an ero
Diouz leh m'eo skignet brud Rosko...
Tremenet int ar meneh ruz...

Naïg ROZMOR

(1) Koundoun ou Kondon signifie : humus, tout au moins dans le Léon.

Skridou brezoneg

Ne welan da varn er mare-ma nemed tri leor ha c'hoaz int adembannet, nemed an hini a zo war gont Roparz Hemon, ennan eun oberenn nevez war an diou a z' a da zevel al leorig...

**

1. — Komzom da genta euz al leorig-se, embannet dre c'hrad ar gelaouenn « **Skol** ». Kaoud a raer ennan evid diblas : Eun neventi pe eun danevellig : « **Ar prenestr digor** » aozet er bloavezh 1952 evid ar « **Skridou nevez** ». Eur roman poliz eo, kaset en dro braoig awalc'h an abadenn gantan war led 30 pajenn, aes da lenn ha da entent.

An eil danevell a zo a zo anezi eur gontadenn fentuz euz doare eur romant « **de fiction anticipatrice** », kaset om d'he heul dreist ar c'hanvejou beteg ar bloavezh 2300 dre aze goude m'he deus gellat an oadvezh « **post-industrielle libéralisée** » roi ha dougen he frouez penn da benn. Farsuz ema Kont gand bugale Adam er mareou-ze, pa ra ar manmou goz o unan o zro e ker hag er marc'hajou en eur sturia o c'hirri-nij, a vez graet « **hélicoptère** » anezo. N'eus mui war an douar na kar na loan. Eun dra iskiz eo n'em gaoud gand eur marc'h pe ober tan gand Koad. Kement tra, me' gred a c'hoari pe avale dre « **elektrisé** » pe eol-douar hag eun nebeud diaoulegerez all a zo c'hoaz da glask ha da gaoud etouez an dud a vrema. N'eo ket ar c'hoant c'horzin beteg tarza a raio diouer d'ar re a lenno tól farserez Roparz Hemon, chomet diembann beteg hen. Didro ha natur eo ar brezoneg enni ha reiz koulskoude, toud ar pezh a fot evid tud a ne houzanvont ket ober pinijenn en eur lakad o fri hag o daoulagad barz eul leor skrivet en o farlant orinel.

**

2. — Embannet he-deus ive « **Skol** » eul leor all, med euz doare ha furm ar gelaouenn he unan hag a zo roneotyped. Talvoud a ra ar romant « **D'an hini gaeran** » evid an niverenn 67-68 anezi. Arabad gortoz ama eun oberenn-nevez. Savet eo bet ar c'henta bailhad euz al leor-se e galleg. Diwar zorn Paol Feval, ganet e Roazon eo bet skrivet pa oa hen-ma e barr e vrud hag o veva e ker Baris war-dro 1850. Pellig e n'em gave euz e vro Breiz. Med ne wele nemed sklearoc'h peseurt komportamant ' oa hini oll gwarnamchou « **Franz** » e kenver ar Vretoned en eur nac'h outo an eil warlerc'h egile an oll gwirioù ha frankizou merket mad koulskoude en eul Lizer-Unvaniezh leal sinet gand ar Roue « **Fransez Kenta** » er bloavezh 1532. Med n'eo ket ouz hen-ma e klask tag Paol Feval en e gontadenn ; ouz al louarn koz, ar roue Loeiz euneg, ne laran ket, ouz ar **gevnidenn ollvedell** evel ma lavare ar Gallaoued o unan, a c'hoantae lakad e grabanou

war an dug Fransez II a Vreiz hag e sujidi. Ya : eun brogarour taer eo pôtr Roazon, evitan da veza nemed eur « **gallo** » divrezoneg.

Red eo amzao ; ar re o deus troet « **A la plus belle** » e yez o bro a oar ober gand ar yez-se. Med diskleriet em eur dija en niverenn 214 eur ar **Bleun Brug** petra sonjan euz pluenn Per Denez hag Ernest ar Barzig hag a doare da skriva ganti. An hini kenta a zalc'h tostoc'h d'ar « **gram-madeg** » reiz hag egile da ijin-parlant ar bobl, da vihana hini Bro-Dregor, e derrouar. N'am-eus ket da zond ama war ar pezh am eus laret e miz Ebrel diweza. Skarzet eo ganin skudell ar meuleudiou dleet hag ar remerkou dister.

**

3. — Eur zell brema ouz kontadennoù **Yeun ar Gov** « e skeud tour Sant Jerman » nevez adembannet dre c'hrad « **Al Liamm** ».

Eur mell leor ' zo anezan, 250 pajenn hag ouspenn, skrivet stang ha mac'het awalc'h. N'eus ket par da bôtr Pleyben da gonta doareoù ar vro hag e blanedenn e unan adaleg e vugaleaj. Euz skol Gouezeg eo an den, da lared eo euz skol Jakez Riou, hini an daou vreur ar Mogn hag o eontr ar chalon Fanch Wegen, pevar Kernevod hag a zo trec'h c'hoaz d'ar Barzig, ma n'int ket da Youenn Drezen, pôtr Pont-Abad, Doue d'e bardono.

Med kalz ac'hanoc'h o deus dija lennet al leor. Kement-se m'o deus kavet gantan blaz ar re nebeud, e c'hellfent staga ebarz en dro. An assur a roan d'ezo aman n'o do na keuz na kerse. Ne vint ket, a gredan, evid kaoud gwelloc'h na saourusoc'h brezoneg. Eun ali war ar marc'had : teurel kont dreist oll ouz an eil pennad diweza : « **Eur vrastaolenn euz tud ar barrez (hini Pleyben) hag o boazamantou** », hag ive ouz ar geriadur stag ouz lost ar c'harr, 5 pajenn enno ouspenn 200 poz ispisial implijet hed ha hed ar ster Aon hag e ganol etre Kastellin ha Kastelnevez. Aesoc'h a-ze a vo da beb unan heulian ar gôz.

ROPARZ HEMON

Med brasa neventi diskar-amzer 1978 eo c'hoaz niverenn 190 **Al Liamm** an hini ziweza, savet penn da benn evid dougen enor da Roparz Hemon ha derc'hel envor anezan.

Kanet eo bet e virioù war led 100 pajenn pe a dost kerkoulz e brezoneg rimet hag e brezoneg plean. Ha salv e vije bet hirroc'h an abadenn : rag an den meur e mesk brezonegerien ha brogarourien an amzerioù ma, Roparz Hemon an hini eo. Labour eur rams e-neus greet evid Breiz hag he yez. N'heller ket tenna digantan an dra-ze. Hel laret em eus dija en galleg da genver e varo, ha na n'em zislarin ket e brezoneg. Lennit ar pezh e-n'eus skrivet Ronan Huon e pajennoù kenta an niverenn ma ' zo ano anezi. Treset e-n'eus enno roll e oberennou lennegel. Mantruz ha spontuz eo ar bern, ha diskouez a ra d'om n'eus tachenn ebet, ha n'e-nefe ket Roparz Hemon lakat e bluenn zir da labourad warni e park ar pezh a anver « **danvez Breiz** », matière de Bretagne.

Lennit ive an ugent pajenn skrivet gand he c'hoar « **Aimée** » ha troet e brezoneg gand Yvona Martin evid muzula peseurd den ha peseurd stourmer kaloneg a oa euz e vreur, ken tavedeg ha ken klozet warnan e unan da weled, padal ne oa da gaoud nemed eul labourer direpoz, e zonj ato paret war eun dra hebken : Breiz, e vro.

Med arabad kredi ne rae darempred gand nikun euz tud e amzer. Kalz

mignoned e-noa ha n'on souezet tamm ebed dirag al lizer skrivet gantan d'an aotrou Perrot dija er bloavez 1922 pa oa e Pariz, eul lizer diwar e zorn hag embannet **el Liamm** diweza etre ar bajenn 351 ha 353.

Med petra ' c'hoarvez ganin sevel aman va mouez da gas dour d'eur ster leun-tenn gand meuleudiou e vignoned fidel, laket ganto en o zonz farda (1) dezan kurunennou en dro d'ar peulvan braz em'aint da vad o lakad war zao en e enor.

Seul uheloc'h e vo savet e batrom, seul vuioch e vo din ar Vretoned da veza meulet o unan : rag ar bobl breton a dle beza fidel, ahend all n'eo ket eun bobl gwirion.

KELOU LAOUEN

Yann Gaillareg ha Mona Bras, e wreg a zo laouenn kenan da gemenn d'eoc'h ginivelez o merc'h Aziliz-Mona, d'an 13 a viz Gwengolo diweza e Gwengamp. Or gwella gourc'hemennou d'or mignoned, lennourien fidel **Bleun Brug Feiz ha Breiz**.

(1) Farda : faire, tresser.



BOURD HA FARZ

1. — A ! An amerikaned-se !

N'em glevoud a rae braoig awalc'h Wiston Churchill gand ar Renour braz Franklin Roosevelt. Daoust da ze, avad, e oa eet eun devez ki ha gaor dre forz lonka eur bern traou iskiz euz e berz.

— A ! eme al « leon koz » en eur yudal, An Amerikaned a zo tud dispar. Toud a ouezont. N'eus den trec'h d'ezo. Ijinet ha kavet o deus peb tra nemed an Amerig... ha c'hoaz.

2. — Eur reket kaer.

E ker Napoli daon vignon a n'em gav tal ha tal.

« Oho ! eme ar c'henta, en eur ziskouez eun nebeud pennoù chomet eun tammieg a goste, c'houl ama e Napoli !

— Evel ma welit.

— Hag ar familh da heul, zoken ar vamm gaer ? ».

Setu egile dioustu da zispleg ar penôz hag ar perag :

« Komprenit ac'hanon. Va mam gaer ne rae nemed kana d'in war ar zeiz ton. O, va mab kaer, me a garfe gweloud Napoli ha mervel.

— Ya, kamalad, ha neuze ?

— Neuze breman p' he deus gwelet Napoli, n'am eus ken nemed gortoz.

Eun devez brezoneg e Landevenneg

Da geñver kantved bloaz distro ar veneh war zouar eskopti Kemper ha Leon, ez eus bet, e-doug ar bloaz-mañ, goueliou braz e Kerbeneat hag e Landevenneg.

D'an 18 a viz Du edo tro ar vrezonegerien da zond da enori an distro-ze.

Eun tri-ugent bennag a vignoned brezonegerien a en eur gavas eta e Landevenneg, da geñver an deiz-se, laouen evel ar Spered-Santel, d'en em gavoud asamblez.

Da 10 eur hanter en em gavent oïl er japel, en-dro d'ar veneh. An overenn, hini Sant Gwenole, a oe, evel-just, e brezoneg penn-da-benn, kanet gand an tad Abad, ken mad, m'ho-pije be lavaret, eur brezoneger a vihanig. Pebez skwer vad ha pebez testeni dispar a dleas lakad Sant Gwenole da dridal er baradoz.

Ar brezegenn, e brezoneg ive, a oe greet gand an tad Mark. Dre vraz e taolennas deom isor manati werbeneat e-kichen Landerne, hag adsao abati Landevenneg.

Kan ar veneh a oe eun dudi, gand an anjeluz evid kloza.

Warlerh an overenn om bet kaset da weled eun diskouezadeg eur levriou pouezusa levraoueg Sant Gwenole, unan, moarvad, eur talvoudusa levraouegou brezoneg a zo e Breiz, gras d'an Doktor Lebreton eur Boulvriag. Enni e kaver kement tra a zell ouz Breiz, ken e galleg hag e brezoneg. Kement hini a 'fell dezañ ober studiou don war dra pe dra diwar-benn Breiz, a hell eno kavoud sklêrijenn diwar-benn n'eus forz pe zanzev. Digemeret mad e vezint ouspenn, gand ar veneh.

Eur préd laouen ha c'hwék or bodas goude en-dro d'an Tad Abad Jean de la Croix hag an Tad Félix Colliot. Ar préd-se kinniget deom gand kement a galon vad, a roas tro da galz mignoned d'en em gavoud asamblez, hag o-deus bet keid-se, labouret e komite ar **Bleun Brug**, hini an Aotrou Perrot, evel-just. Nag a envorioù mad digaset en-dro !

Mil boan a oe goudeze, sacha ahanom, en eur zal all, evid selaou eur gaozeadenn genteliuz greet gand an Ao. Giot eur Skol-Veur Roazon, diwar-benn Bretoned genta Breiz-Vihan, hervez ar furchadennou nevez hreet e kornioù ' zo eur Breiz-izel, evel e enez Lavred, e Bro ar Hap, ha dreist-oïl e bered Sant Urmel, e-kichen chapel Tronoan.

Eur gaozeadenn blijuz ha kenteliuz e gwirionez skeudennet gand diapozivitou dispar. Ne hellom nemed rei meuleudi d'ar prezeger hag a oar ken mad e gentel.

Eur vern-vihan or bodas eur wech c'hoaz, a-raog lavared « bennoz Doue » d'ar veneh ha goulenn diganto sevel deveziou all evel-se.

V. S.



FISTOULIG

Hanter-kant vloaz a zo

Eo maro

Fistoulig.

Ha ma 'z it d'ober eun droig

Da Lannbaol da weled an tour,

C'hwi a glevo e meur a di :

« Ah ! Pebez ki !

« Abaoe m'e-neus savet Sant Paol

« Parrezig Lannbaol,

« Nann, Nann, neus bet morse,

« Nag amañ, nag e kanton Gwitalmeze

« Par da gi Lomm an Dobig,

« Fistoulig !

« Ouz e weled,

« Biken n'ho-pije sonjet !

« Eur hoz tammig traou a gi,

« A-veh ma weled beg e fri,

« Gand e grin rouz-gad

« A goueze war e zaoulagad. »

Mad, ar hi-ze, va Zudou,

Nag e teskas a draou !

Diwall dreist a ree an ti.

Ne veze ket pell evid kregi !

Roudou e zent a jome

E kov-gar meur a lanfre.

Gand ar zaout, Fistoulig,

E-noa paket meur a guchennig :

Taoliou korn, ruadennoù...

« Ah ! Gagnou !

« Giz-se eo ?

« Gwelet e vo ! »

War o hein, bremañ e lamme.

A-haoliad o rene :

« Sent !

« Pe va dent ! »

Ne oa dor en ti

N'e-nije ket gouezet digeri.

Gand e baoiou,

E henou,

E tenne ar moraillou !

E vestr a oa eur pesketaer.

Fistoulig a zeskas e vicher

En eur hoari

Ha da bep reverzi,

E kerze gand Lomm dar Honterludu.

Dioustu

E puche,

E selle,

Evezieg,

Dindan pep karreg.

E c'hweze,

E harze...

Eur wech ; eur zilienn !

Diou wech : eul lisenn !...

Pa goueze war ligistri,

Neuze avaad, ar hi

A lamme,

A hegare !!!

Abalamour da Fistoulig,

Lomm an Dobig

A ranke feurmi,

Bep tro, karr Job Kopi,

Da zigas dar gêr ar pesked,

Ha dezañ e vouse'hoarze an oll verhed.

Eun deiz, eun Aotrou braz

A ginnigas

Dég mil lur evid ar hi...

« Na dég, na kant, eme Lommig !

« Ne werzin ket va Fistoulig. »

Lomm a eve eur banniig, a-wechou.

War e gein e koueze eur bern rebechou !

Pa veze kaset gand e wreg da gousket,

Fistoulig a deue, harp en e benn, tamolodet,

E ree d'e vestr allazig.

« Ah ! Fistoullig !

« Va zeñzor a gi ! »

Eme Lomm, a-raog moredi.

Lomm a varvas,

Kerkent Fistoullig a glañvas...

Eur pardaez, en eur horjella,

Ez eas da doulla,

Gand e baoiou, eur foz er vered,

Harp ouz bez e vestr muia kare,

Enni eh en em astennas.

Hep eur hlemm eh en em rentas !

Kalz o-dije taolet e gorv pell

Diouz an douar santel,

Me her goloas

Hag a ouelas

D'ar hi

Gouest da skolia meur a hini

A zoug an ano a zén :

Méd, an ano hépkén !

MAB AN DIG.

An treid-buoh strobinellet

(Kendalc'h ha fin)

Lomig a venne mouga. Youenn a bêas dezañ, raktal, e peziou aour, eur zomm peder gwech brasoh eged an hini a zlee dezañ. Hag e tisplegas dezañ, da heul, penaoz e oa deuet da veza pinvidig, dre hras ar wrañ, korriganez ar hoad.

En eur zistrei d'ar gêr e lavaras Lomig dezañ e-unan : « Me ive 'zo o vond da gregi em strep ha d'ober van da zastum fagodennoù er hoad. Marteze e c'hoarvezo ganin-me hevelep tra eged gand va breur ».

Med e strep dezañ a oa e metal mad ha lemm-tre. Troha a reas krenn ar skourrou, kazi didrouz, hag ar wrañ n'en-em-ziskoueze ket. Neuze e reas e zoñj da skei gand tu all al laonenn, ha prestig eh erruas ar wrañ.

« Oh ober petra emañ, va faotr ? e houlennas-hi.

— O tastum koad maro emañ.

— Ken paour out 'ta ?

— Ken paour, siwaz, ha Job war e vern teil. »

Mousc'hoarzin a reas ar wrañ eun tammig d'ober goap outañ.

« Gwelloc'h e plijfe dit beza pinvidig, emichañs.

— Ya 'vad ! Sur a-walh !

— Mad. Eur vuoh az-peus ? »

Tost e oa dezañ respont e-noa eun ugent bennag anezo, heb derhel kont euz an tirvi bian, med tevel a ree o soñjal e hellfe kement-se kas da goll ar skeudenn euz Job war e vern teil. Ne reas nemed stoul e benn, eta, e giz asant.

« Laz anezi, troh he fevar droad dezi, hag az-po kement tra a houlenni en eur deurel unan euz an treid-ze e siminal da di.

— Ma ! Emaon o vond d'henn ober diouzu. »

Laza a reas ar gaerra euz e zaout, e trohas he zreid dezi hag o dougas d'ar gêr. E wreg e resevas en eur gunujenni anezañ têt. Eun tamm arzodig 'oa anezañ evid laza gwella buoh-lêz o hraou ! Eur vuoh ne oa kenkoulz egeti er bed, marteze ! Eur vez e oa ! Meritet e-nije he-dije torret he skubellenn war e gein !

— Peoh, emezañ. Taolet he-deus gwrañ ar hoad he strobinelloù war ar pevar droad-mañ ha bewech ma taolim unan anezo er ziminal, e vo sevenet ar peñz a houlennim.

— Ha kredi a rez seurt diotachou ? Va Doue, va Doue, pebez maouez paour on, pa 'z on dimezet gand eur gwaz ken sod ! Bremañ n'eus nemed eun dra d'ober : kignad da vuoh ha mond da werza he hrohen e marhad Landi.

— Med...

— N'eus ket a « med » ! Hast buan evid erruoud a-barz ma vint eet gand o hent ar varhadourien-grehin. »

Ha hi ha bounta anezañ er-mêz ; ne helle-efi ober netra nemed senti outi, en eur zoñjal e vefe amzer a-walh dezañ da gaoud kemend a binvidigeziou a felle dezañ dre vertuz ar pevar droad, pa vefe deuet endro.

E-pad ma oa-efi e kêr, eh azezas e wreg ar ziminal da rei eur

vuredad lêz d'o merhig. Hag o sellad euz ar pevar droad-vuoh, e teuas soñj dezi e vefe red gouzoud, memez tra, hag e oa gwir an istor-strobinel-ze. Ne oa nemed eun tu da veza sur : ober eun taol-esê. Ma teufe a-benn mad, e chomfe atao tri droad evid beza talvezet da vad.

Lakaad a reas ar vured war an daol hag e krogas eun unan euz an treid, a daolas er ziminal en eur lavared, diwar farsal :

« Ra he-do ar verhig-mañ eur baro hir 'heñvel euz hini he zad. »

Ha setu o kreski d'ar pauour-kêz plahig eur peñz baro hir ha du a roe dezi doare eul loen gouez. He mamm a gromprenas, diwezad eun tammig, he-doa greet eur zotoni. Kregi a reas en he zizailh da droha dezi he baro. Med dre ma trohe, e kreske hirroh ha fonnusoh c'hoaz. Dremm ar gêzgi a oa goloet a-bez ganto : a-boan ma veze gallet gwelet he daoulagad.

Kalon ar vamm a ranne o weled seurt darvoud hag e teuas daerou en he daoulagad. Tamall a reas dezi heñ-unan he follentez, beteg ma tarzas en he fenn ar zoñj e hellfe freuza gand eun troad ar peñz a oa bet greet gand egile. Ha hi ha teuler an eil troad er ziminal en eur houlenn ma vefe kaset kuit ar baro. Ha raktal he-doa ar verhig adarre an dremm hegarad he-devoa a-raog.

Distrei a reas Lomig euz Landi, droug du ennañ. Gwerzet e-noa krohen e vuoh, avad, med gounezet nebeud a dra evitañ, peogwir ne oa ket priz mad war ar hrehin, pell ahano ! An dra genta a reas oh erruoud er gêr a oa klask e dreid-buoh. Med ne gavas nemed daou.

« E pe leh ema an daou all ? e houlennas euz e wreg. »

Homañ a ouelas doureg hag e tisplegas ar peñz a oa c'hoarvezet.

« Biskoaz kemend-all ! e yudas Lomig. Ne helles ket gortoz sioul ma vefen distroet ? Ezomm az-poa da c'hoari gand an treid-se ? Seiz kant barrikennad gurun ! Biskoaz n'em-eus gwelet maouez ken sod hag honnez ! Ahanta ! Plijoud a rafe din e kreskfe eur penn-buoh warnout ! »

Ha fuloret-meurbed, oh esperi e vefe sevenet e valloz, e taolas er ziminal unan euz an treid a jome. Pa wele he-doa e wreg eur penn-buoh bleveg, briz, gand daoulagad braz, dous ha sod, eur moj ledan liou ar roz, dioukouarn heñvel euz pladigou, hag evid kuruni kemend-se daou gorn koant ha lemm, e tirollas Lomig da c'hoarzin leiz e henou. Med ar paour-kêz maouez a vleje hag a groaze he daouarn, eun druez ! En-em-stlepel a reas war he daoulin dirazañ, zoken. Bep tro ma esêas komz, koulskoude, ne zave euz he beg nemed blejadennou hir.

A benn ar fin, pa oa echu e hoarzedennou gantañ, e kemeras-hi eun tamm paper hag eur hreion hag e skrivas : « Ha soñjet az-peus e koñchou an amezelen ? Te a vo bet greet goap euzit kenkoulz ha me. Pedi a ran ananout 'ta da stlepel an troad diweza er ziminal en eur heti m'am-mo eur stumm den adarre. »

Anzav a rankas-efi ne gredfe biken mond e neb leh m'en-defe eur wreg gand eur penn-buoh. Gwelloc'h e vefe c'hoaz teurel kuit an troad diweza eged gouzañv seurt mez. Hag e stlepas an troad diweza er ziminal, en eur lavared :

« Ra he-do va gwreg he fenn-maouez en-dro ! »

Ha setu aze penaoz e oa bet kollet gand Lomig hag e wreg o zro da veza pinvidig-mor. Med gwelloc'h eo se, emichañs, rag ne vijent ket bet evid ober gand o arhant kement a vad ha Youenn hag e bried, o skoazella o nesa hag o chom ken simpl ha biskoaz.

N'eus ken.

J. KOSTER
eur Hollandad

AR PLAH HE HUCHENNOU TONNEG

Paroles françaises et Musique : Jeanne Bluteau

Paroles Bretonnes : Jakez Helias

1) Ar plah he huchennou tonneg A ra c'hoari en dichal Ker he
dorn bezin bizadenn Eur gourmouk war he zol Ar plah he huchennou
tonneg Er gourmouk humvreal 2) Blij ar mervont endro dez' Petre
verin ar vlezadenn N'eo nemet eur hez geltaerzi Ne dalvez ket d'ruilla
Penn Ar plah he huchennou tali En avel a gon ouzenn.

3. Kerzoud a ra war he lostenn
Dre ar reier divoutou
Hag e halv en denvalijenn
Ar re donket d'an Ankou
D'o digas bravig d'an drezen
Dizaonet gand he homzou

4. Ar plah he huchennou tonneg
A honezas dre ma feiz
N'ouzon pet bizou metaleg
Eur buro-butun da breiz tonneg
Ar plah he huchennou
O kana en avel-kreiz

Sk. 20-10-71